

La représentation du journalisme et des médias dans Broadchurch : l'éthique journalistique en question

Léa Lecocq

▶ **To cite this version:**

Léa Lecocq. La représentation du journalisme et des médias dans Broadchurch : l'éthique journalistique en question. Sciences de l'information et de la communication. 2016. dumas-01671660

HAL Id: dumas-01671660

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01671660

Submitted on 22 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Master 1

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Entreprise et institutions

La représentation du journalisme et des médias dans *Broadchurch*

L'éthique journalistique en question

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Julie ESCURIGNAN

Nom, prénom : LECOCQ Léa

Promotion : 2017

Soutenu le : 29/06/2016

Mention du mémoire : Très Bien

École des hautes études en sciences de l'information et de la communication - Université Paris-Sorbonne
77, rue de Villiers 92200 Neuilly tél. : +33 (0)1 46 43 76 76 fax : +33 (0)1 47 45 66 04 www.celsa.fr

Remerciements

Pour commencer, je veux adresser mes remerciements à ma directrice de mémoire, Julie Escurignan, pour sa disponibilité, son aide et ses encouragements tout au long de la rédaction de ce mémoire.

Je remercie également Olivier Marichal, Justine Le Goas et Fanny Milbled pour leur aide et leur soutien précieux.

Table des matières

Remerciements **2**

Introduction **4**

I. Un portrait fidèle de la presse britannique ? **10**

A. La reprise des codes graphiques des publications de presse britannique ... 10

B. Des conditions économiques difficiles, mais une population qui donne beaucoup d'importance à la presse 13

C. Olly, Karen et Maggie : trois profils de journalistes différents 15

II. Éthique vs. sensationnalisme et non-respect de la vie privée : le cas Jack Marshall **22**

A. La tentation du sensationnel 22

B. L'éthique journalistique en question 25

C. La presse et le respect de la vie privée 28

D. Créer le questionnement chez le spectateur 29

III. A la recherche de la justice : quel rôle pour la presse ? **32**

A. Les Latimer et la presse : une alternative pour la justice ? 32

B. Alec, Karen et la justice : entre excès du journalisme et rôle de « quatrième pouvoir » 33

C. La good story : des définitions qui diffèrent selon les personnages 37

Conclusion **42**

Bibliographie **46**

Annexes **49**

Résumé / Summary **58**

Mots clés / Keywords **59**

Introduction

« *The popular image of the journalist swirls between the real and the fictional without discrimination. The public memory seldom distinguishes between the actual and the non-real. Often, the two are linked together.* » – Joe Saltzman[1]

Joe Saltzman, dans "Analysing the Images of the Journalist in Popular Culture : a Unique Method of Studying the Public's Perception of Its Journalists and the News Media", souligne que les journalistes, tels qu'ils sont représentés dans les œuvres de fiction, sont liés à de nombreux imaginaires : entre « héros » et « méchant », entre ceux qui font de leur métier un moyen de lutter contre le mal et ceux qui l'utilisent pour parvenir à des fins contraires à l'intérêt public. Pour lui, cette représentation fictionnelle influence l'image que le public a des journalistes « réels ». C'est pourquoi il explique que « *l'image populaire du journalisme tournoie entre le réel et la fiction sans discrimination. La mémoire collective fait rarement la distinction entre le réel et le fictionnel. Souvent, les deux sont liés.* »

À la lecture de cet article, l'ampleur de l'influence des fictions mettant en scène les journalistes sur les représentations de l'opinion publique est à interroger. En particulier, nous avons voulu nous intéresser à la représentation des journalistes dans la série *Broadchurch*.

Broadchurch est une série télévisée britannique diffusée depuis mars 2013 en Grande-Bretagne sur ITV. Créée par Chris Chibnall, elle entre dans la catégorie « drama » telle que définie par Martin Winckler[2] : ses épisodes durent environ une heure publicité incluse, et son scénario aborde un thème grave (le meurtre et le deuil) et révoltant (l'injustice de la mort de Danny Latimer). Bien que selon Winckler, les « drama » se concentrent plus souvent sur le milieu professionnel, le critique de séries explique dans son *Petit éloge des séries télé* que « les limites entre les genres sont extensibles et s'interpénètrent volontiers »[3]. Le fait que *Broadchurch* traite autant des conséquences de la mort de Danny dans sa famille et dans la ville que dans les milieux

[1] SALTZMAN Joe, "Analysing the Images of the Journalist in Popular Culture : a Unique Method of Studying the Public's Perception of Its Journalists and the News Media". P.2
[2] WINCKLER Martin, *Petit éloge des séries télé*, Paris, Gallimard, 2012. P.87
[3] WINCKLER Martin, Ibid, P.88

professionnels de la police et du journalisme ne l'empêche donc pas d'entrer dans la catégorie « drama ».

Les acteurs principaux de la série sont David Tennant, dans le rôle de l'inspecteur principal Alec Hardy, Olivia Colman, dans le rôle du sergent Ellie Miller, Jodie Whittaker et Andrew Buchan, qui jouent Beth et Mark Latimer. Elle met en scène l'enquête sur le meurtre d'un garçon, Daniel Latimer, par la police. Cette enquête est menée par les inspecteurs Alec Hardy et Ellie Miller. La série a eu un grand succès en Grande Bretagne : elle a réuni jusqu'à 9 millions de téléspectateurs sur la chaîne ITV[4]. Elle a également eu un très bon accueil critique, avec un score de 91/100 sur Metacritic[5] et de 90% au Tomatometer des Rotten Tomatoes[6]. Ces deux sites internet recherchent et condensent les critiques réalisées sur des films, séries ou jeux vidéo afin de leur donner une note reflétant leur qualité. Ce sont des sites dont l'influence est importante : par exemple, le site Rotten Tomatoes fait partie des 275 sites les plus visités aux Etats-Unis et des 470 sites les plus visités en Grande Bretagne[7]. En outre, *Broadchurch* a obtenu de nombreuses récompenses, en particulier des British Academy Television Awards 2014 (Meilleure série dramatique, Meilleure actrice pour Olivia Colman, Meilleur acteur dans un second rôle pour David Bradley), des Broadcasting Press Guild Awards 2014 (Meilleure série dramatique, Meilleure actrice pour Olivia Colman, Meilleur réalisateur pour Chris Chibnall), des Royal Television Society Awards 2014 (Meilleure série dramatique, Meilleure actrice pour Olivia Colman)[8].

Le choix d'étudier cette série sous cet angle en particulier s'est appuyé sur plusieurs éléments. Tout d'abord, la complexité des personnages, de l'intrigue, la manière dont les relations entre les personnages sont représentées sont autant

---

[4] WATSON Leon, « Only 29 cast and crew knew whodunnit in TV's Broadchurch as more than nine million tuned in for killer finish », *DailyMail Online,* 23 April 2013.
[5] Metacritic.com, "Broadchurch", consulté le 07 juin 2016
http://www.metacritic.com/tv/broadchurch
[6] Rottentomatoes.com, "Broadchurch, series one", consulté le 07 juin 2016
http://www.rottentomatoes.com/tv/broadchurch/s01/
[7] Alexa.com, "rottentomatoes.com", consulté le 07 juin 2016
http://www.alexa.com/siteinfo/rottentomatoes.com
[8] Elle a également obtenu des récompenses aux Freesat Awards 2013 (meilleur programme ou série britannique), aux TV Choice Awards 2013 (meilleure nouvelle série dramatique, meilleur acteur pour David Tennant), aux Broadcast Award 2013 (meilleure série dramatique, meilleure exportation internationale), Aux South Bank Sky Arts Award 2014 (meilleurs série télévisée dramatique), aux TRIC Awards 2014 (programme criminel de l'année).

d'éléments qui en font une série à succès et un sujet d'étude intéressant. Par ailleurs, le thème de la représentation du journalisme dans la culture populaire s'ancre directement dans une perspective communicationnelle. En effet, le journaliste est celui qui apporte au public les informations sur l'actualité, et son rôle de contre-pouvoir est souvent mis en avant. Pourtant, les excès et le manque d'éthique de certains journaux en ont fait une profession dont une partie importante de l'opinion publique semble se méfier. Cela a notamment été mis en avant lors de scandales en Grande-Bretagne tels que le scandale des écoutes téléphoniques du journal *News of the World*, et la question de l'éthique des journalistes et de la nécessité d'une régulation de leur travail se pose toujours dans ce pays.

C'est notamment ce qu'a montré la Leveson Inquiry[9], une enquête publique sur la culture, les pratiques et l'éthique de la presse britannique menée par Lord Leveson et publiée à la fin de l'année 2012. Ce document, publié à l'issue de neuf mois d'auditions visant à analyser les lacunes du modèle de la presse britannique après le scandale des écoutes téléphoniques, s'est positionné lors de sa publication en faveur de la mise en place d'un organisme autonome et officiel, encadré par la loi. Par ailleurs la presse et les journalistes sont un sujet de suspicion importante pour le public : ainsi, tous les ans, l'institut Ipsos Mori publie ainsi dans son Veracity Index la liste des professions en lesquelles les britanniques ont le plus (ou le moins) confiance. Or, depuis 1983 et le début de ces études, les journalistes font partie des professions aux taux de confiance les plus bas, ce qui est souligné par Ipsos Mori dans l'édition 2015 de l'enquête, publiée en janvier 2016 : « Journalists, Government Ministers and politicians have been among the least trusted to tell the truth since 1983; this year they are as little trusted as Estate Agents »[10]. On note même que la proportion des britanniques leur faisant confiance pour dire la vérité reste depuis le début de ces enquêtes en dessous des 25%.[11] Dans ce contexte, la manière dont *Broadchurch* représente les journalistes, les médias, et la réaction des différents personnages face

---

[9] The High Honorable Lord Justice LEVESON, *An Inquiry into the culture, practices and Ethics of the Press.* The Stationery Office Limited, 2012 https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/229039/0779.pdf

[10] « *Les journalistes, les ministres du gouvernement et les hommes politiques font partie des professions en lesquelles les britanniques ont le moins confiance pour dire la vérité depuis 1983 ; cette année ils sont aussi peu crus que les agents immobiliers* ».

[11] IPSOS MORI. *Veracity Index 2015*, janvier 2016 https://www.ipsos-mori.com/Assets/Docs/Polls/ipsos-mori-veracity-index-2015-charts.pdf p.9

à eux doit être signifiante. Le réalisateur Chris Chibnall a lui-même déclaré dans une interview au site *Denofgeek.com* avoir voulu représenter le journalisme et la presse de manière approfondie dans sa série. A la question : « What was the genesis for the idea? You mention watching a media circus unfurl on a real-life murder case… were you watching Leveson by any chance when you came up with it? », il répond: « No, I had the idea way before that. Obviously all those Leveson hearings couldn't help but play into it, but actually in a way the Leveson stuff and the journalism made me want to show those different levels of journalism and press more fully. » [12]

Le choix du format série est aussi significatif pour la représentation des journalistes et des médias. Selon Thibaut de Saint-Maurice, la série peut se définir comme un « art de la complexité », notamment parce qu'elle se construit dans le temps, et en profite pour poser les bases, « développer des intrigues d'une grande complexité » et permettre une « véritable construction puis de subtiles évolutions des personnages »[13]. Il explique également que les séries donnent matière à réflexion autant dans l'action qu'elles mettent en scène que dans la forme même sous laquelle elles se présentent[14]. Par ailleurs, comme le souligne Joe Saltzman, les images des journalistes tels qu'ils sont représentés dans la culture populaire (films, romans, séries télévisées etc.) influencent l'opinion publique sur le rôle des médias, des journaux, et des journalistes. Ces perceptions par le public de la profession de journaliste auraient par conséquent autant de répercussions sur la société en elle-même. Dès lors, il nous semble qu'étudier la figure des journalistes dans la saison 1 de *Broadchurch*, ainsi que la représentation des médias et la réaction des différents personnages face à eux pourrait donner une meilleure compréhension de l'image du journaliste et plus généralement du journalisme dans la société britannique actuelle. C'est pourquoi notre problématique est la suivante :

---

[12] MELLOR Louisa, « Chris Chibnall interview: Broadchurch, Doctor Who, & more... », Denofgeek.com, 21 mai 2013
http://www.denofgeek.com/tv/chris-chibnall/25694/chris-chibnall-interview-broadchurch-doctor-who-more.
« Quelle était la genèse de votre idée ? Vous avez évoqué avoir vu un déferlement médiatique se dérouler dans une vraie affaire de meurtre… Regardiez-vous Leveson par hasard quand vous avez eu l'idée ? » « Non, j'avais eu cette idée bien avant cela. Évidemment, toutes ces auditions du rapport Leveson n'ont pas pu faire autre chose que de la nourrir, mais dans un sens tout ce qui a eu trait à Leveson et au journalisme m'a donné envie de montrer ces différents niveaux de journalisme et de presse plus complètement ».

[13] DE SAINT-MAURICE, Thibaut, *Philosophie en séries Saison 2*, Paris, Editions Ellipses, 2011

[14] DE SAINT MAURICE, Thibault, *Philosophie en séries*, Paris, Editions Ellipses, 2009

Dans quelle mesure la représentation des journalistes et des médias en général dans la saison 1 de *Broadchurch* rend-elle compte des questionnements actuels du journalisme britannique, entre journalisme de qualité et sensationnalisme ?

Nous énonçons deux hypothèses qui nous semblent pouvoir répondre à cette question. La première est que les interactions entre les trois principaux personnages journalistes, dont les profils diffèrent, donnent à voir les contraintes éthiques, économiques et professionnelles qui pèsent sur le journalisme anglais et ses ambitions. Notre seconde hypothèse considère que la représentation des conflits internes au journalisme britannique passe par la mise en scène des réactions contradictoires de certains personnages vis-à-vis des journalistes et des médias.

Nous avons fait le choix de nous concentrer sur la saison 1 de la série, car la saison 2 nous semblait représenter les journalistes de manière plus épisodique. En effet, les questions de diffamation, de respect de la vie privée, du devoir des journalistes de défendre la justice y sont, pour nous, moins développées. Cela est probablement dû aux sujets mêmes des deux saisons, la première traitant une enquête (pour laquelle la police doit régulièrement rendre des comptes tant aux habitants qu'à la presse) tandis que la deuxième se concentre sur un procès (un processus moins ouvert au public) et sur le passé de l'inspecteur principal Alec Hardy.

Pour répondre à notre problématique et pour confirmer ou infirmer les hypothèses qui en découlent, nous avons fait le choix d'utiliser l'analyse de discours, l'analyse de contenu et l'analyse sémiologique des 8 épisodes qui constituent la saison 1. Plus précisément, il s'agira pour nous d'étudier les différents profils de journalistes mis en scène et la manière dont ils se voient et s'influencent mutuellement (leurs interactions, leurs réactions face aux publications des uns et des autres), les réactions de la police face aux médias, notamment celles d'Alec Hardy, particulièrement virulentes, et les réactions en retour des journalistes face à cette méfiance. Nous nous concentrerons également sur les réactions de la famille Latimer face aux journalistes, notamment suite à l'arrivée de nombreux journalistes suite à la publication de leur interview dans *The Herald*. De manière plus générale, nous étudierons aussi les réactions des habitants de Broadchurch lorsqu'ils sont approchés personnellement par

les journalistes et quand ils lisent les journaux (notamment suite à la mort de Jack Marshall). Enfin, nous nous attacherons à étudier la mise en scène de l'apparition des médias, en particulier la presse écrite, le contexte dans lequel ils apparaissent, l'importance que leur donnent les différents personnages, et le rôle qu'ils acquièrent dans la réalisation de chaque épisode. Il s'agira de voir si ces apparitions correspondent à des imaginaires de la presse britannique actuelle, et s'il est possible de construire des parallèles avec les grandes tendances de la presse britannique actuelle.

Pour confirmer ou infirmer nos hypothèses, nous allons d'abord tenter de voir si *Broadchurch* constitue un portrait fidèle de la presse britannique, à la fois par sa représentation à l'écran, par la construction de personnages journalistes « types » (ou non) et par la reprise du contexte actuel de la presse en Grande Bretagne. Dans un second temps, nous analyserons l'équilibre fragile (et souvent perturbé) que doivent trouver les journalistes de *Broadchurch* entre éthique, sensationnalisme et respect de la vie privée, et comment cela amène le spectateur à s'interroger, en particulier face au « cas » Jack Marshall. Enfin, nous serons amenée à voir quel rôle la presse tient dans la recherche de justice des personnages : l'équilibre entre la volonté de la presse de servir la justice en tant que « quatrième pouvoir » et les excès liés au journalisme et à la recherche de la « good story », mais aussi l'évolution de la vision de la presse par la famille de la victime seront autant d'éléments que nous analyserons.

I. Un portrait fidèle de la presse britannique ?

Il semble dans un premier temps évident d'étudier le portrait de la presse britannique brossé par Chris Chibnall dans *Broadchurch*. En effet, pour pouvoir fournir des éléments de réflexion sur l'éthique de la presse et le travail de journaliste aux spectateurs de la série, l'utilisation d'un certain nombre de codes caractéristiques à la presse britannique aura été nécessaire.

A. La reprise des codes graphiques des publications de presse britannique

Une des manières utilisées dans *Broadchurch* pour représenter la presse britannique, en particulier la presse écrite, repose dans sa reprise des codes graphiques des publications de la presse. En particulier, trois unes du *Herald*[15] apparaissent à l'écran et nous semblent reprendre les mises en pages[16] de grands journaux nationaux britanniques qui visent le « middle-market » ou marché intermédiaire de la presse écrite en Grande Bretagne : le *Daily Mail* et le *Daily Express*[17]. Lorsqu'on compare les 3 unes du *Herald* aux unes de ces journaux, il est clair qu'elles reprennent directement leurs codes graphiques. La première une[18] est celle de l'interview des Latimer, en particulier de Beth, au sujet de Danny. On y retrouve le même nombre de niveaux de lecture que dans la une du *Daily Express* (« Maddie 'died' in apartment ») : tout d'abord le bandeau situé tout en haut de la page, comme bandeau « promotion » du journal, en dessous duquel on trouve la manchette du journal. Il est intéressant de noter que les deux journaux ont une identité graphique très similaire : leur logo est écrit en capitales, avec une typographie didone (aux empattements rectilignes) en noir, dont l'insigne rouge est situé entre les deux mots qui composent le logo. D'ailleurs, la proximité graphique de ces deux insignes renforce la comparaison[19] : le bouclier et la lance du « crusader » (*croisé*) d'un côté, le cheval et la lance de l'autre créent les mêmes connotations liées au Moyen-Âge. Or, le « crusader » du *Daily Express* est un symbole connu en Grande Bretagne et fait partie du paysage médiatique (fondé en

[15] Dans ce mémoire, nous ferons référence de manière indifférenciée au *Herald*, au *Daily Herald* et au *Sunday Herald*, dans la mesure où peu de différence est faite dans la série entre l'édition quotidienne du journal et son édition du dimanche, et où la rédaction est la même pour les deux publications.
[16] Pour toute cette analyse des unes, voir l'annexe II, p.53-56
[17] SERGEANT, Jean-Claude. *Les Médias britanniques*, Ophrys – Ploton, 2004. p.80
[18] Voir annexe II – A, p.53
[19] Voir annexe II – D, p.56

1900, le *Daily Express* a fait partie des journaux les plus vendus en Grande Bretagne dans les années 1990, bien que sa diffusion soit en déclin aujourd'hui[20]). Cela contribue donc à inscrire le *Herald* dans la catégorie des journaux intermédiaires, par des connotations et un « effet de réel » lié à l'importance de l'attention aux détails[21]. Cet effet de réel concerne tout le reste de la une que nous étudions : la une du *Daily Express* et celle du *Sunday Herald* ont toutes les deux un encadré coloré situé sous la manchette, avec une ou plusieurs photos, qui renvoient aux pages intérieures du journal. On trouve dans les deux cas sous cet encadré le gros titre, réalisé avec les mêmes caractéristiques : en gras, capitales, d'une très grande taille (entre un quart et un tiers de la page), avec une typographie didone noire. Une photo en couleur est ancrée en bas à droite de la une, et est quasi-systématiquement le portait d'une personne. En bas à gauche de ces unes, on retrouve le sous-titre, et le début de l'article en deux colonnes. De la même manière, il est aisé de trouver de nombreuses similitudes entre cette une du *Herald* et la une du *Daily Mail* représentée en annexe (« Did a Facebook Friend Kill Jo? »). En particulier, nous pouvons souligner l'utilisation du terme « exclusive » dans le sous-titre, que l'on retrouve souvent dans ce type de publication. Il nous semble donc clair ici que le *Herald* fait directement référence aux journaux intermédiaires britanniques que sont le *Daily Mail* et le *Daily Express*. Par cet effet de réel et grâce à cette référence, *Broadchurch* permet la projection des spectateurs dans la réalité de la communauté du village. Le spectateur peut aisément se mettre à la place et s'identifier à un habitant de Broadchurch qui va lire ce journal.
La même comparaison peut se faire avec les deux autres unes visibles dans la série. Ainsi la seconde une mise en scène[22], qui titre « I did not kill your son » sur une photo de Jack Marshall prise par un paparazzi, rappelle les unes du *Daily Mail* ou du *Daily Express* que nous présentons en annexe. Celles-ci prennent pour sujet des personnages actuels « ennemis » du grand public, tels qu'Oussama Ben Laden ou des personnes accusées d'être responsables de la mort de Lady Diana, ou dénoncent un « horrifiant » scandale de vente de données de retraites à des arnaqueurs. Dans ces unes autant que dans celle de *Broadchurch*, l'utilisation d'une typographie didone

---

[20] SERGEANT, Jean-Claude. op. cit.
[21] BARTHES, Roland. « L'effet de réel ». In: *Communications*, 11, 1968. Recherches sémiologiques le vraisemblable. pp. 84-89. Bien que l'effet de réel défini par Barthes s'applique à l'origine à la littérature, il nous semble pertinent ici de l'étendre à notre étude d'une série, dans la mesure où il s'agit de la construction d'une fiction, où le lecteur décrit par Barthes équivaudrait au spectateur.
[22] Voir annexe II – B p.54

en capitales, en gras, blanc sur fond noir et qui prennent plus de la moitié de l'espace de la une donnent un caractère dramatique et exceptionnel aux sujets traités. La large présence du noir peut ici être associée à la peur et à la mort, ainsi qu'au deuil. La ressemblance entre la une du *Daily Mail* (« Your pension secrets sold to conmen for 5pence ») et celle du *Daily Herald* est particulièrement frappante : le texte est situé sur la photo au fond noir, et l'accusé apparait à droite du texte. Les deux personnes sont ici comme prises sur le vif (pour Jack Marshall, nous savons que c'est une photo prise par un paparazzi). Le début de l'article est situé en bas de page, sur moins d'un quart de la une. Les deux unes mettent en avant en rouge de manière similaire les termes « exclusive » ou « investigations unit » sous le gros titre. L'ensemble de ces éléments crée une atmosphère sombre et inquiétante. Enfin, la troisième une mise en avant dans la série, dans l'épisode 6 au lendemain de la mort de Jack Marshall, peut aussi être comparée à des unes du *Daily Mail* ou du *Daily Express*[23]. Nous n'entrerons pas dans une analyse plus poussée de cette une, dans la mesure où elle est assez similaire à la première une du *Herald* (« My Danny »).

Le *Daily Mail* et le *Daily Express* sont des qui journaux se distinguent à la fois des journaux « de qualité » (comme le *Gardian*, le *Times*…) et des quotidiens populaires (tels que le *Daily Mirror* ou le *Sun*). Selon Jean-Claude Sergeant, dans *Les Médias Britanniques*, cette catégorie de journaux est constituée de « titres hybrides, plus proches des titres populaires que de ceux dits de qualité, tout en se distinguant des premiers par le contenu et la nature de leur lectorat. »[24] Or, si le *Herald* n'est pas un journal aujourd'hui publié en Grande Bretagne, il a véritablement existé jusqu'en 1964. Pour Jean-Claude Sergeant, ce concept de journal intermédiaire « permet utilement de répertorier, rétrospectivement, des titres comme le *News Chronicle* et le *Daily Herald* »[25]. Nous pouvons donc conclure que les choix effectués par la production de *Broadchurch* pour la représentation de la presse écrite, tant en termes d'identité visuelle et de graphismes que de choix du nom du *Herald* lui-même, l'inscrivent directement dans cette catégorie, qui touche une large portion de la population britannique.[26]

---

[23] Voir annexe II – C, p.55
[24] SERGEANT, Jean-Claude. op. cit. p.58.
[25] SERGEANT, Jean-Claude, op. cit.
[26] Le *Daily Mail* et le *Daily Express* vendent à eux deux en moyenne deux millions d'exemplaires par jour. Source : Pressgazette.co.uk, "National press print ABCs for January: Mirror losing ground against cut-price Star ahead of new launch", 16 Février 2016. Consulté le 07 juin 2016.

B. Des conditions économiques difficiles, mais une population qui donne beaucoup d'importance à la presse

Si la presse britannique est l'une des plus importantes dans le monde[27], elle fait face à des difficultés économiques qui mettent sous pression les rédactions et les journalistes, contraints à limiter les coûts et à toujours se plier aux attentes du lectorat. Dans une tribune en 2009, Jeremy Dear déplorait les conditions économiques qui limitent le pouvoir de la presse et son devoir vis-à-vis de la démocratie: « Almost one in four jobs in local newspapers have gone. Thousands of jobs have gone across national newspapers (…). Dozens of local media offices have closed, removing journalists from the communities they serve. »[28] Or, *Broadchurch* décrit largement ces conditions économiques difficiles, notamment à travers les situations d'Olly et Karen.

Dès le premier épisode, au bout de 13 minutes, nous avons un aperçu de la difficulté pour un jeune journaliste de trouver un emploi dans une grande rédaction : Olly reçoit un mail au sujet de sa candidature non retenue en tant que reporter junior au *Daily Mail*. Sa réaction, ainsi que celle de Maggie, rédactrice en chef du *Broadchurch Echo* et mentor d'Olly, sur un fond de musique aux accents tristes et dramatiques, laisse imaginer au spectateur les difficultés qu'il rencontre dans ses recherches. Son échange avec Maggie (Maggie: « There's plenty of other newspapers » / Olly: « I've tried them all now! » / Maggie: « You're good petal. Your time will come. ») [29] souligne que ce n'est pas le premier refus qu'il essuie. Les premières minutes de la série plantent le décor pour Olly : c'est un jeune journaliste qui lutte pour s'installer durablement dans le métier et entamer une carrière sur le plan national, comme beaucoup d'autres.

Mais les difficultés économiques touchent également les grandes rédactions : Bob Franklin et Matt Carlson parlent de « crisis of financial viability » (« crise de viabilité

---

http://www.pressgazette.co.uk/national-press-print-abcs-january-mirror-losing-ground-against-cut-price-star-ahead-new-launch

[27] SERGEANT, Jean-Claude, op. cit. p.52

[28] DEAR, Jeremy. "The media are failing democracy. Politicians are failing the media", 2009 – http://www.gold.ac.uk/global-media-democracy/events/localjournalismcrisis/jeremy-dear/
Près d'un emploi sur quatre dans les journaux locaux a été supprimé. Des milliers d'emplois ont été supprimés dans les journaux nationaux (…). Des douzaines de rédactions de médias locaux ont été fermées, ôtant les journalistes des communautés qu'ils servaient.

[29] *Maggie : Il y a plein d'autres journaux.*
Olly : Je les ai tous essayé !
Maggie : Tu es bon, mon chou. Ton tour viendra.

financière »)[30]. Ainsi, dans *Broadchurch*, Karen est obligée de se justifier à de nombreuses reprises et d'aller contre les instructions de son rédacteur en chef pour se rendre à Broadchurch et écrire sur le meurtre de Danny Latimer. Dans le premier épisode (à partir de la 34e minute), alors qu'elle demande à aller sur place pour traiter le sujet, son rédacteur en chef refuse, notamment parce que cela coûterait trop cher. Il lui demande de passer par une agence et de « pimenter » l'histoire (« jazz it up ») depuis la rédaction à Londres. Ce phénomène est notamment évoqué par Jean-Claude Sergeant : « on peut prévoir que les rédactions de demain ne compteront plus qu'un nombre réduit de journalistes permanents qui assureront la mise en forme et le maquettage des pages du journal, l'essentiel de l'information étant fourni par des agences et des journalistes indépendants »[31], et ce pour des raisons économiques. Face à cette réaction de son rédacteur en chef, Karen insiste, en expliquant que tout ce qu'elle fait ces derniers temps est de « polir des communiqués de presse » (« polishing press releases »). Cette autre facette du journalisme britannique limité par ses ressources financières est aussi évoquée par Jeremy Dear (cité par Franklin et Carlson) : « As a result [of job cuts and newspaper closures] local and national democracy is suffering (…). Journalists are increasingly stuck in offices rewriting press releases relying ever more on corporate or celebrity PR ».[32] La situation de Karen semble donc être caractéristique de celle de nombreux journalistes britanniques, ne pouvant plus aller sur le terrain et devant se contenter de réécrire des communiqués de presse. C'est d'ailleurs ce qu'elle explique dans le premier épisode avant d'apprendre la mort de Danny : « I've got this Department of education press release. I've gotta try and sound like it's essential news, and it's barely even in English »[33]. Ici, la journaliste d'un grand journal national n'a pas beaucoup de liberté pour choisir ses sujets, et n'est pas convaincue elle-même de la pertinence de son travail. Cela reflète dans une certaine mesure la réalité de certains journalistes britanniques, pour qui la

---

[30] CARLSON, Matt, FRANKLIN Bob. *Journalists, Sources, and Credibility: New Perspectives.* Routledge, 2010, 216 pages. P. 92

[31] SERGEANT, Jean-Claude, *Les Médias Britanniques*, Ophrys – Ploton, 2004. P.84

[32] DEAR, Jeremy. Op.cit. in CARLSON, Matt, FRANKLIN Bob. Ibid.
En conséquence des suppressions d'emploi et des fermetures de journaux, la démocracie locale et nationale souffre. (…). Les journalistes sont de plus en plus coincés dans des bureaux, réécrivant des communiqués de presse, dépendant toujours plus des relations presses d'entreprises ou de célébrités.

[33] *J'ai ce communiqué de presse du ministère de l'éducation. Je dois essayer de faire en sorte que ces infos semblent essentielles, et c'est incompréhensible.*

politique éditoriale de leur journal influence largement leur travail.[34] Cette situation étant bien sûr d'autant plus précaire à cause des suppressions d'emplois et donc de la difficulté de faire valoir sa volonté de sortir des sentiers battus.

Il est donc clair que la représentation des journalistes dans *Broadchurch* a été pensée de telle manière à être fidèle aux conditions économiques réelles des journalistes britanniques. Mais au-delà de cette représentation économique, il semble que les journalistes mis en scène eux-mêmes permettent de dresser un portrait nuancé du journalisme britannique aujourd'hui.

C. Olly, Karen et Maggie : trois profils de journalistes différents

Les trois journalistes présents dans la série correspondent à trois profils distincts qui apportent chacun des éléments d'informations sur le journalisme britannique et qui servent largement l'intrigue de la série. Le premier est Oliver Stevens (« Olly »), le journaliste "bleu" qui cherche à faire ses preuves. Il correspond parfaitement à la catégorie de « Cub reporter »[35] définie par Joe Saltzman : « Beginning reporters make the same mistakes in silent films as they do in (…) television programs. The cub reporter is the one journalist with whom everyone in the audience can identify. He or she knows nothing about journalism (…), so the cub can ask all the questions that the audience wants to know. When veteran journalists correct the cub, either the audience laughs with knowing derision or learns something. It is a win-win proposition, and it makes for an easy plot device lo let the cub find out what the audience already knows or wants to know. »[36] Il est en effet celui qui permet au spectateur de comprendre comment fonctionne la rédaction d'un journal et il crée l'opportunité de présenter au spectateur ce qu'est une « good story », un bon sujet d'article. Ses questions à Maggie et à Karen sont également les questions du spectateur et il partage toutes ses occasions d'apprentissage avec lui. Par exemple, dans l'épisode 5, alors qu'Olly et

---

[34] THURMAN Neil, CORNIA Alessio, KUNERT Jessica. "Journalists in the UK", *Reuters Institute for the Study of Journalism*, 2016. P.43

[35] *Jeune reporter*

[36] SALTZMAN, Joe. Op.cit. p.33.

Les reporters débutants font les mêmes erreurs dans les films muets que (…) dans les programmes télévisés. Le jeune reporter est le seul journaliste avec qui tout le monde dans le public peut s'identifier. Il ou elle ne sait rien du journalisme et tous les autres connaissent tout du journalisme, alors le jeune peut poser toutes les questions que le public veut savoir. Quand les journalistes vétérans le corrigent, soit le public rit de son ignorance, soit il apprend quelque chose. C'est une proposition gagnant-gagnant, et c'est un dispositif facile à mettre en place pour l'intrigue que de laisser le jeune découvrir ce que le public sait déjà ou veut savoir.

Karen relisent l'article rédigé par Olly sur Jack Marshall, Karen lui explique quels détails manquent dans son article :

> Karen: « Tell them where the news agent was in the town, how close to where the body was found. What, quarter of a mile? »
>
> Olly: « No actually his house is a lot closer than that, it's literally on top of the beach. »
>
> Karen: « And you haven't put that in there?»
>
> Olly: « Didn't think. »
>
> Karen: « Thinking definitely helps, Olly.»[37]

Cet échange, et plus généralement l'ensemble de cette scène, donnent au spectateur un aperçu du travail qu'implique la rédaction d'un article par un journaliste. Tout au long de la scène, elle retravaille son article et donne ainsi à Olly et au spectateur une partie des clés de la rédaction de l'article. Cette scène fonctionne aussi comme un ressort comique, comme le précise Joe Saltzman (« Thinking definitely helps, Olly. »). Or cet aperçu est uniquement rendu possible par la présence d'Olly qui cherche à en apprendre plus sur son futur métier. Comme on le verra plus tard, Olly est régulièrement l'intermédiaire qui permet aux spectateurs de s'impliquer plus directement dans l'intrigue et dans les choix éthiques qu'ont à faire les journalistes.

La deuxième journaliste est Karen White. C'est la journaliste de presse nationale qui à la fois cherche un scoop mais qui se présente aussi comme un contre-pouvoir face aux potentielles erreurs de la police. Elle cherche à servir la justice et en particulier, elle veut être sûre que le Detective Inspecteur Hardy ne refasse pas la même erreur qu'à Sandbrook. Dans ce sens, elle est un patchwork de plusieurs profils définis par Joe Saltzman. Elle prend principalement de l' « investigative reporter » (journaliste d'investigation) la caractéristique de ne jamais laisser tomber son travail (« the investigative reporter (…) always works tirelessly to aid the public ».)[38] Cependant elle ne met pas sa vie en danger comme les journalistes qui entrent dans cette catégorie : ils ont en général, selon Joe Saltzman, des ennuis avec la mafia ou avec des politiciens

---

[37] *Karen : « Dis leur où était son commerce de marchand de journaux dans la ville, à quelle distance il se situe par rapport à là où a été trouvé le corps. Ca fait quoi, 400m ?*
Olly : Non, en fait sa maison est bien plus près que ça, c'est littéralement au-dessus de la plage.
Karen : et tu ne l'as pas mis là-dedans ?
Olly : J'ai pas pensé.
Karen : Penser peut vraiment être utile, Olly. »

[38] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.36
Le reporter d'investigation (…) travaille toujours sans relâche pour aider le public.

corrompus et prêts à tout, jusqu'au meurtre. Ici, Karen ne craint pour sa vie à aucun moment. Les autres caractéristiques dont elle fait preuve se retrouvent également dans d'autres profils, mais toujours de manière marginale : c'est une journaliste ambitieuse, pour qui la carrière est primordiale, mais elle ne montre pas de côté « romantique » ou « éploré » comme la « Sob Sister »[39]. Elle correspond également en partie aux « columnists and critics » (chroniqueurs et critiques), car elle apparaît parfois froide et sans scrupules pour obtenir des informations à publier. En particulier, elle n'hésite pas à utiliser des informations privées sur Jack Marshall dans ses articles, ou à publier des photos prises par des paparrazzi. Cependant, elle n'a pas « soif de pouvoir » comme les chroniqueurs et critiques décrits par Joe Saltzman[40]. Elle n'entre donc pas dans une seule des catégories qu'il définit, mais constitue un personnage non-stéréotypé qui emprunte à plusieurs types de personnages journalistes.

Le dernier personnage de journaliste est Maggie Radcliffe, la journaliste « mentor » qui tient un quotidien local et qui met en avant l'importance de l'éthique dans la profession. Elle correspond partiellement à la définition de l'éditeur (« editor ») de Joe Saltzman: « These journalists (…) are always gruff and sharp-tongued, but usually soft under their bluster. »[41] Cependant, étant l'éditrice d'un petit journal local, elle ne correspond pas totalement à cette définition : elle apparaît plus comme une journaliste que comme une éditrice. De plus, contrairement à Karen, Maggie est menacée dans le quatrième épisode par Susan Wright, parce qu'elle mène l'enquête sur son passé :

> Susan Wright : « You're gonna stop asking questions about me. »
>
> Maggie : « Why would I do that? »
>
> SW : « I know men who would rape you. »[42]

Malgré ces tentatives d'intimidation, Maggie continue l'enquête et finit par dévoiler son passé à la police. Elle correspond donc bien en partie à la catégorie d'« investigative

---

[39] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.39-40
la « sob sister » est une journaliste, le plus souvent une femme, spécialisée dans la rédaction d'articles sentimentaux, souvent ambitieuse mais qui cherche souvent l'amour dans les œuvres de fictions où elle est représentée.

[40] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.33-34

[41] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.35
Ces journalistes (…) sont toujours bourru et acerbes, mais en général indulgents sous leur air bravache.

[42] *Susan Wright : Vous allez arrêter de poser des questions à mon sujet.*
Maggie : Et pourquoi je ferais ça ?
Susan Wright : Je connais des hommes qui vous violeraient.

reporter »: « He or she usually risks life and limb to get the story that will help the public. »[43]

Il est cependant intéressant de noter que ni Karen ni Maggie n'entrent directement dans les catégories définies par Joe Saltzman. Il nous semble pertinent de traiter la question du genre ici : toutes les catégories définies par Saltzman évoquent des journalistes masculins, mise à part la « Sob Sister ». Il développe cette catégorie dans ces termes : « It sums up the dichotomy of the movie female reporter : she is considered an equal by doing a man's job, a career woman drinking and arguing toe to toe with any male in the shop, (..) yet showing her soft side and crying long and hard when the man she loves treats her like a sister instead of a lover »[44]. A l'inverse, Saltzman présente les hommes journalistes comme des journalistes masculins imparfaits (« flawed male journalists ») : « Most male reporters in the movies and television are, like those in the audience, flawed human beings. They are not all good and not all bad but simply trying to get the story at all costs. »[45]. Maggie et Karen semblent donc plus correspondre à la version habituellement masculine du journaliste dans les films et à la télévision qu'à la version habituellement féminine. Pourtant, elles ne cherchent pas la « good story » à tout prix : elles sont celles qui cherchent le plus à respecter la vie privée des Latimer (notamment en comparaison des journalistes « anonymes » qu'on évoquera plus loin). On peut donc conclure que la représentation des journalistes est ici nuancée et mesurée. En fait, lorsque les journalistes sont clairement identifiés comme Karen et Maggie, ils ne correspondent pas à des stéréotypes, que ce soit celui du journaliste à la télévision ou dans la culture populaire en général. On peut en déduire que la représentation des journalistes se veut dans *Broadchurch* plus fidèle au réel, car non manichéenne. On retrouve ici la volonté exprimée par Chris Chibnall de représenter des journalistes dans la « zone grise », hors d'un manichéisme irréaliste et invraisemblable : « The whole point of the show is

---

[43] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.36
Il ou elle risque en général sa vie pour obtenir les informations qui aideront le public.

[44] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.39-40
[Cette catégorie] résume la dichotomie de la femme reporter dans les films : elle est considérée comme une égale en faisant le travail d'un homme, une femme de carrière qui boit et qui argumente bec et ongles contre n'importe quel homme, (…) et qui pourtant montre ses faiblesses et pleure longuement quand l'homme qu'elle aime la traite comme une sœur plutôt que comme une maîtresse.

[45] SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.36
La majorité des reporters masculins dans les films et à la télévision sont, comme ceux du public, des être humains imparfaits. Ils ne sont pas entièrement bons ou mauvais, mais veulent simplement écrire leur article à tout prix.

to hopefully explore the shades of grey and not to go, oh that was responsible for that, and that was responsible for that, but to go, where does the culpability lie and where does the ownership lie? »[46]. Cette définition non stéréotypée des journalistes rejoint ce qu'explique Franck Damour, dans son article « Trouble dans l'humain » : il définit les séries télévisées comme « des médias passionnants pour nourrir les questionnements communs. Leur durée permet de développer sans manichéisme des zones grises du discernement, pour le spectateur et aussi pour les scénaristes. »[47] Le format même de la série permet donc de construire cette « zone grise » qui appelle à l'identification et à la réflexion du spectateur. Le format série peut ainsi engager d'autant plus le spectateur grâce à sa capacité à créer de véritables identités fictionnelles. Puisqu'elle s'inscrit sur le long cours (huit épisodes, soit près de 7h de visionnage étalées sur 8 semaines), la série peut multiplier les héros, et effacer la hiérarchie et la focalisation exclusive sur l'un d'entre eux. Le scénario et les arcs narratifs peuvent de cette manière être plus fournis[48]. Les personnages sont développés, leur identité est construite dans le temps, par le biais de scènes courtes, d'une récurrence de détails, et par les interactions qu'ils ont entre eux[49]. Et si Olly, lui, entre dans une catégorie, ou un « type » précis, c'est parce qu'il représente une porte d'entrée pour le spectateur dans le journalisme britannique. En construisant ces personnages complexes, *Broadchurch* propose ainsi une base de réflexion pour le spectateur. En effet, les personnages, souligne Sarah Sépulchre dans *Décoder les séries télévisées*, comme tout récit, « véhicule[nt] une certaine 'vision du monde' »[50]. En citant Pierre Glaudes et Yves Reuter, elle complète sa pensée : le personnage est un « lien entre le texte et le 'hors texte'. Il est investi par les systèmes de représentations, par les valeurs des individus et de la société »[51]. Dès lors, les

---

[46] MELLOR Louisa, « Chris Chibnall interview: Broadchurch, Doctor Who, & more... », Denofgeek.com, 21 mai 2013 http://www.denofgeek.com/tv/chris-chibnall/25694/chris-chibnall-interview-broadchurch-doctor-who-more
Tout l'enjeu de cette série est, je l'espère, d'explorer les zones grises, et de ne pas dire ceci est à l'origine de cela, et cela était à l'origine de ceci, mais de se demander où réside la culpabilité, et qui doit en assumer la responsabilité
[47] DAMOUR, Franck. « Médias. », *Études* 9/ 2013, Tome 419, pp. 247-248 www.cairn.info/revue-etudes-2013-9-page-247.htm
[48] GLEVAREC, Hervé, *La Sériephilie*, Paris, Editions ellipses, 2013
[49] DE SAINT-MAURICE, Thibaut, *Philosophie en séries Saison 2*, Paris, Editions ellipses, 2011
[50] SEPULCHRE, Sarah, *Décoder les séries télévisées*, Bruxelles : De Boeck Supérieur, 2011, p.111
[51] GLAUDES Pierre, REUTER Yves, *Personnage et didactique du récit*, Metz, Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, « Didactique des textes », 1996.

personnages de journalistes dans *Broadchurch*, même s'ils ne sont pas stéréotypés, ne peuvent pas se détacher de la réalité du journalisme britannique actuel.

Il demeure que la série comporte également une dénonciation des actions de certains journalistes, notamment des paparazzis, à travers les journalistes « anonymes » ou non identifiés. Il nous semble pertinent de développer plus longuement le cas des paparazzis dans notre seconde partie, puisque leur principale victime est Jack Marshall. La figure du rédacteur en chef du *Herald*, elle, sera évoquée dans notre troisième partie lorsque nous étudierons les différentes définitions de la « good story ». Il n'en demeure pas moins qu'ils entrent tous dans des catégories définies par Joe Saltzman : les paparazzis sont des reporters anonymes (« anonymous reporters ») : « the anonymous journalists, played by nondescript actors, (…) chase after a story by rudely invading the privacy of others. These reporters become bit players, part of an intrusive pack of harassing journalists, many armed with lights, cameras and microphones. (…) They poke their cameras into people's faces, yell out questions »[52]. Leur présence dans la série permet de compléter le tableau du journalisme britannique, qui s'est illustré ces dernières années par de nombreux excès (qui ont conduit à l'enquête de Lord Leveson et à la publication de son rapport sur la presse en novembre 2012, comme nous l'avons évoqué en introduction), notamment en matière de respect de la vie privée. Enfin, le rédacteur en chef du Herald, dont le nom n'est jamais évoqué dans la série, correspond partiellement à la catégorie des éditeurs/rédacteurs en chef (« editors ») définie par Saltzman, dans la mesure où il menace de renvoyer Karen et qu'il est celui qui décide de quels articles vont être publiés et quels sujets vont être étudiés.[53] Pour le reste, il apparaît comme une personnification des pressions qui pèsent sur les journalistes et qui leur rappellent les obligations de résultats (en termes de vente et d'attrait du lectorat).

---

[52] SALTZMAN, Joe, op.cit. p.33
Les journalistes anonymes, joués par des acteurs inconnus, (…) courent après une affaire en envahissant grossièrement la vie privée des autres. Ces reporters deviennent des figurants, faisant partie d'une horde intrusive de journalistes harcelants, dont beaucoup sont armés de lumières, d'appareils photos et de micros. (…) Ils mettent leurs appareils photos dans les visages des gens, crient des questions.

[53] SALTZMAN, Joe. Op.cit. p.35 « They (…) regularly fire their star reporter (who always comes back for more), and decide what stories to run and where to place them. » *Ils (…) renvoient régulièrement leur reporter star (qui revient toujours à la charge), et décident des sujets traités et de leur position dans le journal*.

La série, nous l'avons montré plus haut, cherche donc à créer l'implication du spectateur grâce à des effets de réel avec la reprise de codes graphiques et éditoriaux. Elle fait bien preuve d'une volonté de représenter fidèlement le journalisme britannique, grâce à la reprise des codes graphiques des publications, à la présentation d'une situation économique similaire, et à des personnages de journalistes identifiés aux caractéristiques nuancées qui échappent aux stéréotypes. Les journalistes « anonymes » semblent d'ailleurs participer d'une dénonciation des dérives actuelles du journalisme. Par conséquent, il s'agit désormais pour nous d'étudier le comportement de ces journalistes vis-à-vis du reste des personnages, et notamment l'équilibre qu'ils recherchent entre éthique, sensationnalisme et non-respect de la vie privée des habitants de Broadchurch, afin de voir si *Broadchurch* se constitue effectivement comme moyen de dénoncer les excès du journalisme britannique.

II. Éthique vs. sensationnalisme et non-respect de la vie privée : le cas Jack Marshall

A. La tentation du sensationnel

L'élément le plus marquant dans *Broadchurch* quant à la représentation des journalistes reste le « cas » Jack Marshall. Accusé à tort d'être l'assassin de Danny, traqué, assiégé par les photographes, celui-ci finit par se suicider lorsque la presse dévoile son passé. Des photos de sa vie privée, de son ex-femme et de son fils défunt sont publiées en première page de journaux. Très perturbé, en larmes devant son commerce de marchand de journaux où il découvre les unes du lendemain avant le reste du village, il décide de se suicider. Cette représentation des conséquences de l'acharnement des médias sur un seul homme sans preuve de sa culpabilité pour le meurtre de Danny met clairement en question la sensationnalisation des informations dans les médias.

Pour Carl Bernstein, célèbre journaliste qui a mis au jour avec Bob Woodward dans les années 1970 le scandale du Watergate, la tendance actuelle des médias au sensationnalisme, aux dépens de l'éthique et de la qualité des articles, est à l'origine d'une « culture idiote », ou « culture de l'idiotie ».[54] Pourtant, il est difficile, selon Maria Elizabeth Grabe, Shuhua Zhou et Brooke Barnett de définir le concept de sensationnalisme. Ces derniers remettent même en cause son existence réelle : « Our current understanding of sensationalism is therefore, at best, partially developed. (…) We have very little evidence, other than critical assertion, that the concept of sensationalism has empirical corroboration. » [55] Dans notre étude, dans la mesure où le réalisateur a lui-même affirmé sa volonté de faire se questionner le spectateur sur le journalisme et son éthique[56], nous allons admettre que le sensationnalisme comme

---

[54] BERNSTEIN, Carl, "The idiot culture: Reflections of post-Watergate journalism" *The New Republic, 1992. p.23*
http://carlbernstein.com/magazines_the_idiot_culture.pdf

[55]BARNETT Brooke, GRABE Maria Elizabeth, ZHOU Shuhua; "Explicating sensationalism in television news: Content and the bells and whistles of form", *Journal of Broadcasting & Electronic Media*; Automne 2001. P.639
Notre compréhension actuelle du sensationnalisme est donc, au mieux, partiellement développée. (…) Nous avons très peu de preuves, autres que des critiques, que le concept de sensationnalisme puisse être corroboré empiriquement.

[56] MELLOR Louisa, « Chris Chibnall interview: Broadchurch, Doctor Who, & more... », Denofgeek.com, 21 mai 2013
http://www.denofgeek.com/tv/chris-chibnall/25694/chris-chibnall-interview-broadchurch-doctor-who-more

phénomène existe, au moins parce qu'il est souvent le cœur des critiques faites au journalisme actuel, notamment britannique. Si en Français, *Le Trésor de la langue Française* donne comme définitions du sensationnalisme « goût, recherche du sensationnel » et « qui attire l'attention du public »[57], en Anglais la définition de *l'Oxford Dictionnary* est plus précise : « (Especially in journalism) the presentation of stories in a way that is intended to provoke public interest or excitement, at the expense of accuracy »[58]. Le dictionnaire anglais ajoute la notion de justesse dans sa définition. Il met ainsi directement en opposition l'exactitude d'un article avec son caractère « sensationnalisé ». Cette définition semble être celle choisie par le réalisateur Chris Chibnall ; ainsi, lorsque le rédacteur en chef du *Herald* réécrit l'article d'Olly et Karen sur l'ancienne condamnation de Jack Marshall, il le fait passer d'une « good story » à un article sensationnalisé. On peut, pour preuve, citer les échanges entre Karen et Olly avant publication de l'article, et ceux de Karen et de son rédacteur en chef après sa publication :

> Échange entre Karen et Olly, alors qu'elle vient de lui montrer quelques modifications à faire pour améliorer son article (S01E05)[59]:
>
> Olly: « That is brilliant. It's a lot better. You smashed it. »
>
> Karen: « It's good. It's got all the facts, asks questions, has a clear point of view, but nothing sensationalised. You did well. (…) ».[60]

On note, dans ce premier échange, l'utilisation du terme "sensationalised". C'est la seule fois, sur l'ensemble de la série, qu'un des personnages de *Broadchurch* utilise le terme, alors qu'il est au cœur de la représentation qui y est faite des médias.

> Échange téléphonique entre Karen et le rédacteur en chef du *Herald*. Karen demande des comptes parce qu'il a modifié son article. Olly est présent, mais il ne fait qu'écouter l'échange (S01E05):
>
> Karen: « That's not my article! You rewrote the whole bloody thing, stoke it up! Made it all emotive! You loaded it against him. »

---

[57] *Trésor de la langue Française, entrée « sensationnalisme »,* consultée le 09/06/2016. http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3225385860

[58] http://www.oxforddictionaries.com/fr/definition/anglais/sensationalism (consulté le 01/05/2016) : *(En particulier dans le journalisme) : la présentation d'une histoire de telle manière à provoquer l'intérêt ou l'excitation du public, aux dépens de l'exactitude ».*

[59] Cette notation signifie Saison 01 épisode 05.

[60] *Olly : C'est génial. C'est bien mieux. Tu déchires.*
Karen : C'est un bon article. Il présente tous les faits, pose des questions, a un point de vue clair, mais rien de sensationnalisé. Tu as fait du bon travail (…)

Rédacteur en chef: « I restructured it so it had enough vibe for you to get a front page byline. What are you complaining about? »

K: « It's a misrepresentation. People are gonna think I wrote that! »

R: « Take your head out of your backside and get more on Jack Marshall. What's his story, what do his neighbours think of him. You're ahead of the pack. Keep going. » [61]

Deux types de logiques s'opposent ici : celle de la fidélité de l'article par rapport aux faits afin de donner toutes les clés au lecteur pour qu'il se fasse sa propre opinion, et la logique du sensationnel motivée par les ventes. L'article publié dans le *Herald* correspond, d'après la description de Karen, aux canons du sensationnalisme : les termes « to stoke up », « emotive », « loaded against him », « vibe », « misrepresentation » créent un champ lexical de l'émotion et de la non-conformité avec le réel, qui était apparemment respecté dans l'article initial. Quand Karen et Olly discutent de ce dernier, c'est plutôt le champ lexical de l'objectivité auquel ils ont recours : « good », « facts », « asks questions », « clear point of view ». Ces deux logiques (de l'objectivité et du profit) s'opposent effectivement dans le journalisme britannique : le profit est souvent le motif principal de la publication d'articles sensationnalisés dans la presse. En effet, Grabe, Zhou et Barnett considèrent que « les informations sensationnalisées sont apparemment créées pour attirer l'attention afin d'obtenir des taux d'audience élevés »[62]. Il s'agit toujours pour le *Herald* de continuer à publier des articles exclusifs et sensationnels, en avance par rapport au reste des journalistes qui traitent le meurtre de Danny Latimer. La vitesse de publication devient un critère primordial pour la presse, au détriment de la pertinence et de l'exactitude des faits avancés. Cette dimension temporelle est aussi observée par Carl Berstein : « The greatest felony in the news business today (…) is to be behind, or to miss, a major story(…). So speed and quantity substitute for thoroughness and quality, for accuracy and context. »[63] Si les deux publications que

---

[61] *Karen : « ce n'est pas mon article ! Tu l'as complètement réécrit, tu l'as pimenté ! Il est super émotionnel maintenant ! Tu l'as monté contre lui. »*
Rédacteur en chef : « Je l'ai restructuré pour qu'il ait assez de puissance pour que tu sois en première page. De quoi tu te plains ? »
K : « C'est une déformation de la réalité. Les gens vont penser que c'est moi qui l'ai écrit ! »
R : « Sors toi la tête du cul et trouve plus d'infos sur Jack Marshall. Quelle est son histoire, qu'est-ce que ses voisins pensent de lui. Tu es en avance par rapport aux autres. Continue. »

[62] BARNETT Brooke, GRABE Maria Elizabeth, ZHOU Shuhua. Op.cit. p.637
« Sensational news is apparently designed to attract attention in the name of high viewership ratings »

[63] BERNSTEIN, Carl, Op.cit. *p.23*

nous évoquons (Bernstein et Grabe, Zhou et Barnett) ont pour sujet la presse américaine, nous considérons pertinent de les étendre à la presse britannique, dans la mesure où elles analysent des thèmes évoqués par Lord Leveson dans son enquête publiée en 2012[64], et qu'elles correspondent aux conclusions de l'enquête « Journalists in the UK » publiée en 2016 : « A large majority [of UK journalists] believe time for researching stories has decreased and the influence of profit-making pressures (…) has strenghtened »[65]. Les deux extraits cités plus haut nous semblent caractéristiques des échanges entre journalistes représentés dans la série : ils donnent à voir à la fois leur vision de l'éthique de leur travail, lorsqu'Olly apprend aux côtés de Karen et Maggie, mais aussi les contraintes économiques et professionnelles qui pèsent sur eux, notamment lorsque Karen discute avec son rédacteur en chef. Le rapport Leveson souligne l'existence de cette réalité : « there has been a recklessness in prioritising sensational stories, (…) all the while heedless of the public interest. »[66] Il apparaît que la tentation du sensationnel afin de favoriser le profit ne se justifie pas d'un point de vue éthique, tant pour Lord Leveson que pour les organismes de régulations et les codes de conduite de la presse, et ce malgré les pressions qui pèsent sur les journalistes. Nous retrouvons bien cet équilibre instable dans *Broadchurch* et dans les interactions entre les personnages.

B. L'éthique journalistique en question

La question de l'éthique journalistique est aussi évoquée après la mort de Jack Marshall. Alors que Karen retourne à Broadchurch (qu'elle avait fui suite au suicide du vendeur de journaux) pour assister à l'enterrement, dans l'épisode 6, sa dispute avec Maggie et sa discussion avec Olly posent la question de la responsabilité des médias par rapport au public. Ainsi, Karen, pour justifier sa fuite, explique qu'elle ne voulait

---

Le plus grand crime dans le secteur de l'information aujourd'hui (…) est d'être en retard, ou de manquer, un sujet important. (…) Alors la vitesse et la quantité remplacent la minutie et la qualité, la précision et le contexte.

[64]The High Honorable Lord Justice LEVESON, *Op.cit.*. P.6, 10 https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/229039/0779.pdf

[65] CORNIA Alessio, KURNET Jessica, THURMAN Neil, « Journalists in the UK », *Reuters Insititude for the Study of Journalism*, 2016. P.6

Une large majorité [de journalistes britanniques] pense que le temps accordé à rechercher des sujets a diminué et que l'influence de pressions liées au profit (…) a augmenté

[66] Lord Justice LEVESON, op.cit. p.10

[La presse] a fait preuve d'inconscience en donnant la priorité à des sujets sensationnels, (…) tout en négligeant l'intérêt public.

pas prendre part à la « frénésie » médiatique qui allait suivre ce suicide : « I just couldn't stand being here. Couldn't face being part of the frenzy »[67]. On note que le choix du terme « frenzy » participe de la création de l'image d'une presse qui sensationnalise les événements, puisqu'il évoque un manque de recul et un recours à l'émotion de la part des médias. C'est d'ailleurs un terme utilisé par Carl Bernstein et qui rend compte de l'accumulation non maîtrisée des couvertures médiatiques d'un même thème.[68] Cependant, à aucun moment le spectateur n'a une vision concrète de la « frénésie » qui suit la mort de Jack Marshall. Il ne voit que la une du *Herald* au sujet d'Alec Hardy[69]. Pourtant, de nombreuses affaires peuvent constituer une référence, pour le spectateur britannique, de moments où la presse s'est lancée dans une frénésie médiatique : Lord Leveson cite notamment la disparition de Milly Dowler, dont le téléphone a été hacké par des journalistes de *News Of the World*, mais aussi celle de Madeleine McCann.[70] Cette ellipse demande au spectateur de compléter mentalement ce que la série passe sous silence. Elle lui permet donc de projeter sa propre expérience dans la série. Par là même, les événements représentés puis complétés lui apparaissent plus familiers, puisqu'ils découlent de sa propre expérience. Karen ajoute un peu plus loin dans sa conversation avec Olly « It wasn't our fault Olly », ce à quoi il répond « Let's just keep telling ourselves that »[71]. Les sous-entendus sont ici lourds de sens : la relation qu'ils entretiennent n'est plus celle d'un mentor et de son apprenti, comme lorsqu'ils ont commencé à suivre l'affaire, dans la mesure où Olly reste en désaccord complet avec elle. Il se réfère désormais plutôt à Maggie qu'à Karen dans son apprentissage. Par ailleurs, le sentiment de culpabilité d'Olly définit en négatif l'absence de celui-ci chez Karen. Autrement dit, alors qu'Olly met en avant leur rôle dans la mort de Jack Marshall, Karen (qui malgré tout se sent coupable) essaie de se convaincre qu'ils ne sont pas responsables. Dans la suite de ce dialogue, Maggie intervient et cette justification de la part de Karen se précise :

> Maggie : « (…) the invisible woman returns. You're sure you should be here? »
>
> Karen : « I felt I should pay my respects, yeah. »

---

[67] *Je ne supportais juste pas d'être ici. Je pouvais pas faire partie de la frénésie.*
[68] BERNSTEIN, Carl. Op.cit. *p.23*
[69] Annexe II – C p. 54
[70] The High Honorable Lord Justice LEVESON, Op.cit. p. 10
[71] *Ce n'était pas notre faute Olly.*
- On n'a qu'à continuer à essayer de s'en persuader.

M : « You should have done that while he was still alive. Or have you come to wash the blood off your hands? »

K : « You know what? Spare me the sanctimonious shit. Jack Marshall made his own decision, took his own life »

M : « He was hounded. »

K : « And what did you do? Did you bring him in? Did the police protect him? No. Your little town turned on him, and quite happily. You still got a murderer walking around out there, and you wanna blame me? Good to be back. »[72]

Les accusations de Maggie sont violentes et rendent Karen directement responsable de la mort de Jack Marshall. Pour nous, elles rendent compte de l'équilibre difficile à trouver en matière d'éthique pour les journalistes en Grande Bretagne. En effet, cette difficulté est même visible dans le code de conduite des journalistes de l'IPSO (Independent Press Standard Organisation), l'organe de surveillance indépendant de la presse britannique : elle autorise les journalistes à ne pas respecter les normes éthiques qu'elle définit elle-même lorsque cela est fait dans l'intérêt public. Selon le rapport « Journalists in the UK », « stories in the public interest could include those that reveal criminal behaviour, protect public safety (…) »[73]. La révélation faite par le *Herald* entre donc dans cette catégorie. Cependant, les règles éthiques définies par l'IPSO qui ne sont pas respectées dans l'article de Karen et Olly publié dans le *Herald* ne sont pas ignorées dans le but de protéger le public ou de dénoncer un comportement criminel, mais dans l'objectif de faire vendre plus de journaux.

---

[72] *Maggie : La femme invisible est de retour. Tu es sûre que tu devrais être là ?*
Karen : Je pensais que je devais lui rendre hommage.
M : Tu aurais dû faire ça quand il était encore en vie. Ou es-tu venue pour laver le sang qui est sur tes mains ?
K : Tu sais ? Epargne moi tes sermons merdiques. Jack Marshall a pris sa propre décision, s'est lui-même donné la mort.
M : Il était harcelé.
K : Et qu'est ce que vous avez fait ? Est-ce que vous l'avez accueilli ? Est-ce que la police l'a protégé ? Non. Votre petite ville lui a vite tourné le dos, et assez facilement. Vous avez toujours un meurtrier en liberté, et vous voulez me rendre responsable ? Ca me fait plaisir de revenir.

[73] THURMAN Neil, CORNIA Alessio, KUNERT Jessica. "Journalists in the UK", *Reuters Institute for the Study of Journalism*, 2016. P.51
Les articles en faveur de l'intérêt public peuvent inclure ceux qui révèlent un comportement criminel, qui protègent la sécurité publique…

C. La presse et le respect de la vie privée

Une troisième manière pour *Broadchurch* de représenter les questions d'éthique du journalisme est de s'attaquer à la question du respect de la vie privée des personnes. Le suicide de Jack Marshall fonctionne comme une dénonciation directe du harcèlement des personnes par les médias lors d'affaires similaires. Ainsi dans l'épisode 4, alors que la famille Latimer se dirige vers l'église pour la messe du dimanche, les photographes les attendent et se comportent exactement comme les « reporters anonymes » décrits par Saltzman[74]. Ils crient le nom de Beth, leurs flashs aveuglent les Latimer, on entend leurs cris alors que la famille avance vers l'église. L'utilisation des ralentis, la multiplication des flashs qui sont aussi soumis aux spectateurs et les gros plans sur les visages des personnages construisent le caractère exceptionnel de la scène. La réaction d'Ellie Miller, Detective Sergeant en charge de l'affaire, correspond parfaitement aux positions éthiques mises en avant par les instances de régulation du journalisme britannique :

> Ellie : « Away now or I have you all arrested ! »
>
> Photographe : « We ain't breaking the law ! »
>
> Ellie : « Have a bit of bloody decency. »[75]

En effet, les photographes prennent garde à ne pas entrer sur le terrain de l'église et à rester sur la voie publique pour ne pas contrevenir à la loi. Un peu plus loin dans le même épisode, alors que les Latimer rentrent de l'église, Mark, le père de Danny, souligne qu'il pense qu'un des photographes est entré dans leur jardin, et que ce n'est pas la première fois que cela arrive. Enfin, alors qu'ils sont chez eux en compagnie de la famille Miller et de Nigel, l'employé de Mark, des photographes se collent à leurs fenêtres pour prendre des photos de l'intérieur de leur maison. Lorsque Mark sort pour protester, un des journalistes souligne « We're on a public property ! »[76]. Cependant, cela ne rend pas pour autant leur comportement acceptable. En effet, Ian Beales dans *The Editors' Codebook*, cité dans le rapport « Journalists in the UK », donne un exemple où la Press Complaints Commission, ancêtre de l'IPSO, a considéré que le comportement d'un journaliste ayant appelé quatre fois en quelques jours était

---

[74] Cf p. 19 – SALTZMAN, Joe, Op.cit. p.33

[75] *Partez maintenant ou je vous fais tous arrêter !*
On ne n'enfreint pas la loi !
Ayez un peu de décence bon dieu.

[76] *Nous sommes sur un terrain public !*

équivalent à du harcèlement, et qu'il était « contraire » à l'esprit du code de conduite des journalistes: « The PCC said common sense should have dictated that repeated calls in a short time to recently bereaved parents were inappropriate. » [77] La manière de se comporter des paparazzis dans *Broadchurch* – qui va au-delà de « simples » coups de téléphones répétés – n'aurait donc probablement pas été considérée comme éthique par la PCC ou par l'IPSO.

D. Créer le questionnement chez le spectateur

Il nous semble donc clair que le parti pris dans *Broadchurch* est de représenter le journalisme britannique de manière à créer le questionnement chez le spectateur, en particulier sur les sujets éthiques. Celui-ci est régulièrement amené à se mettre à la place d'Olly ou d'un personnage consommateur de média (presse écrite ou audiovisuelle), notamment grâce à la mise en scène choisie, par un processus d'identification. Nous avons déjà vu dans notre première partie que le format série permettait de développer les personnages sur le long terme pour faciliter l'identification par les spectateurs. Cette projection du spectateur à la place du journaliste se fait aussi à travers la mise en scène. En particulier, l'utilisation de vues à la première personne semble participer de ce parti pris. En utilisant un plan subjectif (où la caméra prend la place du regard d'un personnage, et montre ainsi ce qu'il voit), la série permet au spectateur d'emprunter le regard du personnage choisi, et de se mettre provisoirement à sa place. On dénombre plusieurs scènes où ce procédé est utilisé, avec l'emprunt de la vision de nombreux personnages (Alec Hardy, Danny, Olly…). L'une de ces scènes nous paraît particulièrement parlante lorsqu'il s'agit de représenter la presse et les potentiels dilemmes éthiques auxquels elle peut faire face. Ainsi, lorsqu'Olly comprend, dans le premier épisode (S01E01) que Danny est la victime retrouvée sur la plage, il publie son nom sur Twitter. À deux reprises, la caméra prend sa place alors qu'il est face à son téléphone, sur le point d'envoyer le tweet.[78] Le premier plan le montre en train de composer le message et le second sur le point de l'envoyer. La vision des mains qui encadrent le téléphone est une vision commune pour la plupart des spectateurs qui possèdent un smartphone. Cependant, cette mise en scène

---

[77] BEALES, Ian. *The Editor's Codebook : The Handbook to the Editors' Code of Practice. 2016. In* THURMAN Neil, CORNIA Alessio, KUNERT Jessica, Op.cit.
La PCC a déclaré que le bon sens aurait dû lui dire que des appels répétés dans un temps court à des parents récemment endeuillés étaient indécents.
[78] Voir Annexe III p.57

projette les spectateurs dans la position du journaliste qui prend la décision de publier une information importante et de dévoiler l'identité d'une victime de meurtre et par extension celle de sa famille. Intercalées avec des plans sur la plage où la police scientifique cherche des indices et des plans où on observe Olly hésiter, de face, ces scènes imprègnent le spectateur de la dimension dramatique du moment. Elles rappellent que l'information en question n'est pas seulement une opportunité pour le journaliste, mais qu'elle concerne une victime. Dès lors, le spectateur est amené à se demander s'il aurait fait la même chose à sa place. Cette immersion laisse ainsi l'opportunité au spectateur de remettre en question le rôle de la presse, d'autant plus que les codes de conduite des journalistes demandent en général aux professionnelles de protéger l'identité des victimes mineures[79].

Par ailleurs, le choix du format série lui-même contribue au questionnement du spectateur. La série en dit beaucoup sur la société qu'elle représente ; elle fonctionne comme un miroir déformant, reflétant à certains endroits la réalité, la transformant à d'autres. On peut notamment citer en exemple les titres des livres de Martin Winckler, *Les Miroirs de la vie, histoire des séries américaines* et *Les Miroirs obscurs, grandes séries américaines d'aujourd'hui*[80]. Miroir déformant aussi parce que si elle se réfèrent toujours, de près ou de loin, au réel, elles sont aussi des « productions culturelles qui offrent des expériences du possible en adéquation avec des transformations récentes de l'expérience subjective des individus »[81]. Ainsi, il faut souligner que la date de diffusion de la *Broadchurch* a une grande importance dans notre étude. Elle a en effet été diffusée sur ITV au début de l'année 2013, soit quelques semaines seulement après la publication des résultats de l'enquête de Lord Leveson, et un an après les révélations du scandale des écoutes téléphoniques de *News of the World*. Cette actualité enrichit donc la série d'un ensemble de significations, et lui permet de proposer une expérience du possible. L'histoire qui y est narrée est donc d'autant plus crédible qu'elle est diffusée dans un temps proche de ces événements qui marquent le public. On peut donc imaginer sans trop de difficultés qu'elle aura créé ou nourri chez certains spectateurs une réflexion sur l'éthique de la presse britannique. La série devient un lieu de réflexion et d'expérience.

---

[79] Independent Press Standard Organisation (IPSO), *Editors' Code of practice.* https://www.ipso.co.uk/IPSO/cop.html

[80] WINCKLER, Martin. *Miroirs de la Vie*, Paris, Le Passage, 2005.
WINCKLER, Martin, *Miroirs Obscurs*, Paris, Au Diable Vauvert, 2005.

[81] GLEVAREC, Hervé. *La sériphilie : sociologie d'un attachement culturel*, Paris, Ellipses. 2012

En confrontant ses personnages journalistes, en particulier Karen et son rédacteur en chef et Karen et Maggie, *Broadchurch* met au jour les questionnements éthiques qui sont, nous l'avons vu, caractéristiques du journalisme britannique actuel. La question du sensationnalisme, au cœur des débats depuis le scandale des écoutes téléphoniques de *News of the World* et la publication des résultats de l'enquête de Lord Leveson sur la culture et l'éthique de la presse, est également traitée de manière fine par *Broadchurch*. En effet, le refus d'un manichéisme en la matière, renforcé par l'approfondissement des sujets permis par le format sériel, crée deux types de personnages journalistes : les journalistes confrontés au quotidien dans leur milieu professionnel à la tentation du sensationnel (Karen notamment), et les journalistes anonymes (les paparazzis et le rédacteur en chef du Herald) qui cherchent avant tout l'article ou la photo qui leur permettra d'augmenter leurs ventes.

III. A la recherche de la justice : quel rôle pour la presse ?

A. Les Latimer et la presse : une alternative pour la justice ?

Il est intéressant pour nous d'analyser l'évolution des Latimer vis-à-vis des médias. En effet, leur comportement par rapport à la presse change au fur et à mesure de la série. Ainsi, à partir de l'épisode 4, les Latimer commencent à demander pourquoi la presse ne parle pas plus de Danny. Leur frustration vis-à-vis d'une enquête qui n'avance pas se reporte ainsi sur l'absence de couverture par les médias :

> Mark : « Why is there nothing more in the papers about Danny hey ? It's like page 12, couple of paragraphs, doesn't he matter? »
>
> Alec : « Don't judge this investigation by what appears in the press. »
>
> Mark : « No ! We're just saying that if there's more in the papers, then it might draw people's memories. What if there's somebody there hey? They might have seen something, they might realise something. If we had more in the papers… »
>
> Alec (l'interrompt) : « Please, let us handle the media. We have the experience on this. »[82]

En effet, les Latimer semblent plutôt faire confiance à la presse tant qu'ils n'ont pas à gérer de déferlement médiatique. Pour eux, a priori, la presse serait un moyen supplémentaire à leur service pour retrouver le tueur de Danny. En effet, la presse se présente souvent comme étant au service de l'intérêt public[83]. Pourtant, la consigne donnée par la police est de ne pas parler à la presse. Et c'est d'ailleurs le premier réflexe des habitants lorsqu'ils sont interrogés par Karen que de n'être pas surs de la marche à suivre : c'est par exemple le cas de Nigel, l'associé de Mark, lorsqu'elle lui demande quelques commentaires : « I don't think we should be talking to the

---

[82] *Mark : Pourquoi n'y a-t-il pas plus de choses sur Danny dans les journaux ? C'est genre en page 12, quelques paragraphes, est ce qu'il n'est pas important ?*
Alec : Ne jugez pas cette enquête en fonction de ce qui est publié dans la presse.
Mark : Non ! On dit juste que s'il y avait plus de choses dans les journaux, cela pourrait raviver la mémoire des gens. Et si quelqu'un qui sait quelque chose ? Ils pourraient avoir vu quelque chose, ils pourraient se rendre compte de quelque chose. Si on avait plus de choses dans les journaux…
Alec : S'il vous plait, laissez nous gérer la presse. Nous avons de l'expérience dans le domaine.

[83] Independent Press Standard Organisation (IPSO), *Editors' Code of practice.* https://www.ipso.co.uk/IPSO/cop.html

papers ».[84] Cette réticence se retrouve dans de nombreux personnages lorsqu'ils ont affaire à Karen : Jack Marshall, Susan Wright en particulier, la taxent de « parasite » (S01E03). De manière moins extrême, l'hésitation de Beth lors de l'interview pour le *Herald* nous semble également significative : elle demande au reste de sa famille s'ils veulent vraiment faire ça. La solution qui les rassure est de pouvoir vérifier le contenu de l'article avant sa publication. Dès lors, la confiance dans les médias n'est pas absolue. Et elle sera vite perdue au vu des conséquences : nous avons déjà évoqué plus haut la question du respect de la vie privée et des paparazzis. L'arrivée en masse des journalistes et photographes n'avait pas été prévue par les Latimer, et vient progressivement s'ajouter au fardeau du deuil. Mark, dans l'épisode 5, souligne ainsi la contradiction dans leur actions : « What have we done to ourselves hey ? »[85]. On retrouve l'idée selon laquelle la presse devrait être au service de l'intérêt public dans la mesure où les Latimer commencent à faire appel à la presse lorsque le travail de la police ne leur suffit plus. En particulier, la sœur de Danny, Chloe, lorsqu'elle apprend le passé de Jack Marshall dans la presse, explique que la famille en apprend plus sur l'enquête par les journaux que par la police (S01E05). La justice devient alors à leurs yeux autant le rôle de la presse que celui de la police, si ce n'est plus. Ainsi, les Latimer sont ceux qui amènent la presse à Broadchurch dans l'espoir qu'elle puisse les aider à retrouver Danny, mais ils sont les premiers à vouloir la faire repartir, car elle leur coûte plus qu'elle ne leur apporte. Le manque d'attention dont ils souffrent au début, qu'ils interprètent comme un symptôme des difficultés de l'enquête, se retourne contre eux. Les hordes de journalistes qui débarquent dans leur ville ne leur apporte pas plus de justice, bien au contraire : elles ajoutent de l'indécence à l'injustice.

B. Alec, Karen et la justice : entre excès du journalisme et rôle de « quatrième pouvoir »

L'un des rôles du journaliste mis en avant par l'étude « Journalists in the UK » est le fait d'exiger des personnes au pouvoir de rendre des comptes[86]. Ici, Karen veut faire en sorte qu'Alec Hardy rende des comptes, étant donné qu'il a pu continuer à travailler

[84] *Je ne pense pas qu'on devrait parler aux journaux*.
[85] *Qu'est ce que nous nous sommes fait à nous-mêmes?*
[86] CORNIA Alessio, KURNET Jessica, THURMAN Neil, Op.cit. P.40

malgré le fiasco de Sandbrook[87]. Si on ne retrouve pas la dimension politique qui existe dans l'étude du Reuters Institute for the Study of Journalism, on peut voir dans la démarche de Karen une volonté d'assurer un rôle pour la justice soit vraiment rendue. Elle explique dans l'épisode 3 la vraie raison de sa présence à Broadchurch à Olly et Maggie : « Alec Hardy. I reported on Sandbrook. I was in the court when the case fell apart. He failed that family. I saw it happen and I'm worried he's gonna do it again here. »[88] Elle apparaît ici comme un quatrième pouvoir, défendant le peuple des excès et des manquements des institutions officielles, rôle historique donné à la presse. On parle également de la presse en tant que chien de garde, dont le rôle serait le suivant : « warn citizens about those that are doing them harm »[89]. C'est bien ici l'objectif de Karen, qui veut s'assurer que la police remplira bien sa mission auprès des Latimer.
Cependant Alec accuse régulièrement Karen, et la presse en général, d'être une entrave au travail de la police. Ainsi, à chaque déclaration à la presse, dans les épisodes 1 et 8 en particulier, il demande aux médias de respecter la vie privée de la famille. Lorsque le nom de Danny est publié par Olly, sa réaction montre que le travail de la police peut être gêné par les médias : « These people's lives have been destroyed and our own incompetence has made it worse. Think what we have to do to rebuild trust there! »[90] (S01E01). Alec est ainsi convaincu que la presse ne représente qu'un obstacle : lorsqu'Olly vient lui présenter ses excuses avec Maggie qui lui assure que le *Broadchurch Echo* veut travailler avec la police, il leur demande de rester hors de son chemin. Il refuse de parler à la presse à moins d'y être obligé. Ainsi, toutes les conférences de presse ou les déclarations à la presse, à l'exception de la dernière qui annonce qu'un suspect a été arrêté, sont organisées en réaction à une publication par la presse. Par exemple, la première déclaration, dans l'épisode 1, est organisée suite au tweet d'Olly, et la conférence de presse avec la famille organisée suite à la

---

[87] Sandbrook est l'affaire sur laquelle Alec Hardy travaillait avant d'arriver à Broadchurch. Deux jeunes filles de 12 et 19 ans y avaient été portées disparues. Alors que l'enquête touchait à sa fin, la principale pièce à conviction, un pendentif retrouvé dans la voiture du meurtrier présumé, a été volée dans la voiture d'un l'agent de police travaillant également sur l'affaire. Faute de preuve concluante, l'affaire a été classée par la justice. Alec Hardy a pris la responsabilité de la perte du pendentif à la place de l'agent en question, qui n'était autre que sa femme. Les familles des jeunes filles portées disparues n'ont pas obtenu justice à cause de ce manquement.

[88] *Alec Hardy. J'ai suivi l'affaire de Sandbrook. J'étais au tribunal quand le dossier s'est effondré. Il a laissé tomber cette famille. Je l'ai vu se passer, et j'ai peur qu'il recommence ici.*

[89] CORONEL, Sheila. *The Media as Watchdog*, Harvard, 2008. P.3
Prévenir les citoyens à propos de ceux qui leur font du mal.

[90] *La vie de ces gens a été détruite, et notre propre incompétence a fait empirer les choses. Pensez à tout ce que nous devrons faire pour regagner leur confiance !*

publication de l'interview des Latimer dans le *Herald* (épisode 4). D'ailleurs, cette conférence a un objectif explicite pour la police : garder un certain contrôle sur les médias (« Keep as much control as we can », S01E04). Dès lors, il semble que les logiques journalistiques et policières dans leur recherche de la justice peuvent s'opposer : dans l'épisode 3, alors que Karen demande un commentaire à Alec sur l'enquête, il lui répond la chose suivante :

> Alec : « After what you did to me last time? »
>
> Karen : « Legitimate investigation »
>
> Alec : « You turned me over. You will never have anything from me as long as I as am breathing. »
>
> Karen : « You let that family down. I sat with them after the trial. They still don't have closure because of you and I'm not gonna let you do that to another family. »[91]

Cet échange illustre bien la tension décrite par Lord Leveson dans son enquête sur l'éthique de la presse en Grande Bretagne : « The press must also hold the police to account, acting as the eyes and ears of the public. It is not, therefore, surprising that these different roles and responsibilities that the police and the press have are capable of pulling in opposite directions. »[92] Ce que la presse, ici Karen, peut considérer comme une enquête légitime peut donc apparaître comme un frein au travail de la police. D'ailleurs, elle est la seule journaliste qui cherche à surveiller les actions de la police : Maggie veut avant tout que le *Broadchurch Echo* travaille avec la police, et non contre elle. Le reste de la presse, y compris le *Herald*, participe plutôt à la sensationnalisation de l'affaire. Ainsi après la mort de Jack Marshall, la presse accuse la police d'incompétence plutôt que de remettre en question ses propres agissements : le *Daily Herald* titre « Worst cop in Britain ? », et choisi de mettre en avant sur la une les éléments suivants : « Two botched cases », « One child killer on the lose », « An innocent man dead. »[93] Ellie ne manque d'ailleurs pas de souligner leur hypocrisie,

---

[91] *Alec : Après ce que vous m'avez fait la dernière fois ?*
Karen : Enquête légitime.
Alec : Vous m'avez harcelé. Vous n'obtiendrez rien de moi aussi longtemps que je respire.
Karen : Vous avez laissé tomber cette famille. Je suis restée avec eux après le procès. Ils ne peuvent toujours pas tourner la page à cause de vous, et je ne vous laisserai pas faire ça à une autre famille.

[92] The High Honorable Lord Justice LEVESON, Op.cit. p.20
La presse doit aussi demander à la police de rendre des comptes et agir comme les yeux et les oreilles du public. Il n'est donc pas surprenant que ces différents rôles et responsabilités qu'ont la police et la presse puisse aller dans des directions opposées.

[93] *Le pire flic de Grande Bretagne ?*

puisque c'est la presse qui a harcelé Jack Marshall, et non la police, et ce en dépit du mal qu'elle pouvait causer. Cet élément reflète également une certaine réalité du journalisme britannique, notamment mise en avant par Lord Leveson[94]. Celui-ci met en effet l'accent sur la tendance de certains médias à recourir à la sensationnalisation de leurs sujets, en dépit des conséquences négatives qu'elles peuvent avoir. Il cite en particulier l'exemple des écoutes téléphoniques menées par le journal *News of the world*, qui ont pu freiner l'avancée de certaines enquêtes (notamment suite à la disparition de Milly Dowler). Cependant, le fait qu'Alec Hardy, à la toute fin de la série, appelle Karen pour la prévenir en avance qu'il a arrêté un suspect nous semble significatif : cette décision de sa part rétablit Karen dans son rôle de journaliste au service du public. Par là même, il réhabilite celle qu'il considérait comme un obstacle. Dès lors, *Broadchurch*, en faisant évoluer les sentiments du personnage principal vis-à-vis d'une journaliste (mais pas de la presse en général), évite encore de recourir à un manichéisme invraisemblable. Elle fait signe au spectateur que le journalisme n'est ni bon, ni mauvais en soi, et appelle à la réflexion.

On peut enfin noter que si Karen cherche à assurer un rôle de « chien de garde » par rapport à la police, en particulier par rapport à Alec Hardy, elle ne veut pas le faire au détriment des victimes. Ainsi, elle respecte la volonté des Latimer qui lui disent à plusieurs reprises qu'ils ne parlent pas à la presse. Lorsqu'elle rend à Chloé la peluche de son frère dans l'épisode 2, et que celle-ci lui dit qu'ils ne souhaitent pas parler à la presse, elle lui souligne qu'ils ont raison, de la même manière qu'elle respecte une certaine distance lorsque Liz lui dit la même chose dans l'épisode 4. Son objectif apparaît donc assez louable aux yeux du spectateur. Elle représente ainsi la presse comme quatrième pouvoir s'assurant que les pouvoirs publics vont tout faire pour retrouver le meurtrier de Danny. C'est également le cas à la toute fin de la série lorsqu'elle conseille Ellie de ne pas parler à la presse au sujet de Joe, son mari, lorsque celui-ci est arrêté : il n'y a pas ici de raison pour elle de douter de la procédure judiciaire qui va suivre.

Par ailleurs, la presse doit parfois se substituer à la police dans *Broadchurch*. Lorsque Maggie demande à Ellie d'enquêter sur Susan Wright, celle-ci ne le fait pas personnellement : « I'm in the middle of a murder inquiery, Maggie, I'm sure you can

---

Deux affaires bâclées, un tueur d'enfant dans la nature, un homme innocent mort.

[94] The High Honorable Lord Justice LEVESON, Op.cit. p.10

look into it yourself. »[95](S01E06) Ici, Maggie devient enquêtrice, ou détective, comme dans la description de Saltzman de l'Investigative Reporter que nous avons citée plus haut. Elle se réfère d'ailleurs aux grands noms du journalisme d'investigation en citant Woodward et Bernstein, dont le travail sur le scandale du Watergate est devenu un des cas d'école les plus célèbres du journalisme. Ils sont en effet cités par de nombreux journalistes en exemple du rôle de la presse.[96] La presse devient donc ici une alternative à la police : plus loin dans ce même épisode, à la rédaction du *Broadchurch Echo*, Maggie explique ainsi à Olly que si la police n'enquête pas sur le sujet, c'est à eux de le faire. Lorsqu'ils finissent par trouver des éléments sur le passé de Susan Wright, ils préfèrent d'ailleurs en avertir la police plutôt que de publier un article sur le sujet. Ici, la presse travaille donc directement en coordination avec la police. On peut aussi noter que Maggie et les journalistes du *Broadchurch Echo* sont moins soumis à la pression de la « good story » et des ventes que ceux des journaux nationaux comme le *Herald*, ce qui peut expliquer leur plus grande liberté pour ne pas publier certains éléments.

C. La good story : des définitions qui diffèrent selon les personnages

À plusieurs reprises dans *Broadchurch* revient la notion de "good story". Littéralement « bonne histoire » en Français, la good story est le sujet d'un article de presse de bonne qualité, qui présente des informations importantes et/ou intéressantes d'une manière qui suscite l'intérêt du public[97]. Mais sa définition est plus complexe, et l'on voit au fur et à mesure des épisodes de *Broadchurch* que tous les personnages journalistes ne lui donnent pas les mêmes caractéristiques. La good story renvoie à la fonction du journaliste, puisqu'elle est la preuve que celui-ci a bien fait son travail. Ainsi, nous supposons que la good story doit refléter les fonctions « idéales » des journalistes. L'enquête « Journalists in the UK » montre que les journalistes au Royaume-Uni pensent que leur rôle est multiple : ils se voient comme des sources

---

[95] *Je suis en plein milieu d'une enquête pour meurtre, Maggie, je suis sûre que tu peux enquêter toi-même.*
[96] RUSBRIDGER, Alan, « The importance of a free press », *The Guardian*. 2011, p.3.
[97] American Press Institute, "What makes a good story" https://www.americanpressinstitute.org/journalism-essentials/makes-good-story/

d'informations précises, d'analyses, de divertissement et d'éducation[98]. Cependant, à cause des conditions économiques difficiles décrites dans notre première partie, il semble selon Jean-Claude Sergeant que « la majorité des titres qui (…) composent [la presse nationale britannique] ont depuis des années choisi de privilégier dans le tryptique classique qui précisait sa finalité – to inform, to educate, to entertain – le dernier maillon, celui du divertissement. » [99] Si *Broadchurch* reflète la réalité du journalisme britannique, les différentes définitions de la good story mises en avant par les personnages devront donc balancer entre le divertissement et le rôle d'information et d'éducation du lecteur.

La première définition apparente de la good story est mise en évidence par la conversation téléphonique entre Karen et le rédacteur en chef du *Herald* dans l'épisode 4, dans laquelle elle justifie sa présence à Broadchurch :

> Rédacteur en chef : « Why do I care? Why will our readers care? »
>
> Karen : « Model family, 2 kids, dad's a plumber, quiet estate, idealic market town, definition of normal. »
>
> R : « The mom, how photogenic ? »
>
> K (soupire) : « Very photogenic. English rose. »
>
> R : « Get me an exclusive with her, nice photo, and I'll look at it. » [100]

Alors qu'elle a expliqué à Maggie et Olly dans l'épisode précèdent qu'elle voulait s'assurer qu'Alec Hardy ne referait pas la même erreur qu'à Sandbrook, elle ne reprend pas cet argument pour convaincre son rédacteur en chef. En effet, la préoccupation de celui-ci ne semble pas être le rôle de quatrième pouvoir de la presse tel qu'on l'a présenté plus haut, mais de savoir pourquoi le sujet intéressera les lecteurs, et donc s'il pourra vendre à plus de personnes. Elle lui liste donc les éléments qui, selon elle, feront de l'article une « good story » : l'accumulation de tous les termes dans une phrase sans verbe, sans sujet, avec un système d'asyndète participe à créer un effet « check-list ». Cette liste de renvoie pas à un idéal de journaliste « héro » ou justicier qui voudrait demander des comptes ou dénoncer une situation, mais à un

---

[98] CORNIA Alessio, KURNET Jessica, THURMAN Neil, Op.cit. p.34

[99] SERGEANT, Jean-Claude. Op.cit. p.88

[100] *Rédacteur en chef : Pourquoi ça m'intéresserait ? Pourquoi ça intéresserait nos lecteurs ?*
Karen : famille modèle, 2 enfants, le père est plombier, lotissement tranquille, bourg idyllique, définition de la normalité.
R : La mère, elle est photogénique ?
K : Très photogénique. Une rose anglaise.
R : Obtiens moi un article exclusif avec elle, une photo sympa, et j'y jetterai un œil.

ensemble d'éléments qui feront que les lecteurs se reconnaîtront ou pourront se projeter. L'élément qui finit par le convaincre est la photogénie de Beth, un élément qui ne semble pas crucial à la situation des Latimer. Il s'agit donc bien ici de créer du divertissement pour le lecteur. C'est d'ailleurs la même raison qui l'amène à considérer que Danny n'a pas le bon « profil » dans l'épisode 1, et que Karen explique aux Latimer lors de l'interview de Beth dans l'épisode 4 :

> Karen : « Ok, you're not gonna like this. But the reason Danny's death isn't getting the attention it deserves is it's not the right profile. Had Danny been a girl with blond hair and/or a few years younger, then this place would be crawling with reporters by now. »
>
> Beth : « I hope you're kidding »
>
> Karen : « I'm sorry. It is just the way it works. 11-year-old boys go missing all the time. »
>
> Mark : « So we're just gonna get ignored then are we ? »
>
> Karen : « If you want more focus on this case, then it's gonna have to come from you Beth. »
>
> Beth : « Me, why me? »
>
> Karen : « You tell your side of things, how it's been for you, everyone will respond. »[101]

Ici, Karen explique aux Latimer que pour pallier le « manque » du profil de Danny, il faut reporter l'attention sur Beth. Ce qui fait que leur histoire devient une « good story » du point de vue de son rédacteur en chef n'est pas le profil de Danny, mais celui de Beth. On ne peut s'empêcher de penser, lorsqu'elle définit le profil idéal de la victime pour ce genre d'article, à Madeleine McCann, une fillette britannique blonde de 4 ans[102] portée disparue au Portugal alors qu'elle était en vacances avec ses parents en 2003, et dont les parents ont été tellement harcelés par les médias britanniques qu'ils

---

[101] *Karen : Ok, ça ne va pas vous plaire. Mais la raison pour laquelle la mort de Danny n'attire pas toute l'attention qu'elle devrait est qu'il n'a pas le bon profil. Si Danny avait été une fille blonde et/ou un peu plus jeune, cette ville grouillerait de reporter à cette heure-ci.*
Beth : J'espère que vous plaisantez.
Karen : Je suis désolée. C'est juste comme ça que ça marche. Des garçons de 11 ans sont portés disparus tout le temps.
Mark : Alors on va juste nous ignorer hein ?
Karen : Si vous voulez que cette affaire attire plus l'attention, alors cela devra venir de vous Beth.
Beth : Moi, pourquoi moi ?
Karen : Si vous racontez votre point de vue, comment ça s'est passé pour vous, tout le monde réagira.

[102] Elle est d'ailleurs en couverture du *Daily Express* en annexes II – A et II – B.

ont témoigné pour l'enquête de Lord Leveson sur l'éthique de la presse britannique[103]. On remarque d'ailleurs des similitudes dans les arguments avancés par les Latimer et par Karen en faveur d'une prise de parole dans les médias et ceux des McCann dans leur déclaration pour la Leveson Inquiry. Ces derniers se sont en effet exprimés dans les médias afin d'obtenir de l'aide de potentiels témoins[104], de la même manière que Beth, Mark et Karen imaginaient que des témoins allaient se remémorer des éléments grâce à la presse. Ainsi, après la publication de l'interview, Karen dit à Olly au téléphone : « Mark and Beth were desperate for people to care about the case. Think about the witnesses that might come forward. » Et même, cette fonction de la presse est avancée par Lord Leveson dans son enquête : « Therefore the press also has a vital role: it must encourage the public to engage in the criminal justice system by coming forward with evidence »[105]. Dans les deux cas, fictionnel et réel, cela n'a pas ravivé la mémoire de témoins potentiels, mais a entrainé ou accentué la pression de la presse sur les familles des victimes.

Nous avons déjà montré dans notre deuxième partie les différences de points de vue entre Karen et son rédacteur en chef au sujet de l'article sur Jack Marshall qui a été réécrit. Les deux versions de l'article correspondent à deux définitions bien différentes de « good stories » : l'originale voulant plutôt informer et éduquer (elle donne le contexte, pose des questions, présente tous les faits) et la version publiée étant plutôt portée sur le divertissement (puisqu'elle s'appuie sur l'émotion). Mais la good story peut aussi être celle qui fait vendre, et qui permet grâce à son exclusivité d'être en avance sur les autres journaux. Ainsi, Olly félicite Karen lors de la parution du premier article sur Jack Marshall en lui demandant si elle est l'héroïne de son bureau (« the golden girl »). Elle lui répond : « Well the boss is officially happy and the rest of the papers are now scrambling to catch up ». Ceci implique que ce qui valide la qualité de son article est la satisfaction de son patron, directement liée aux ventes du journal, et l'avance qu'elle a pris sur les autres journaux. La qualité de « good story » est donc également liée aux ventes et à la question du profit. Or l'enquête « Journalists in the

---

[103] Leurs témoignages sont disponibles sur le site du rapport Leveson (Gerry et Kate McCann) : http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/20140122145147/http://www.levesoninquiry.org.uk/evidence/

[104] Witness statement of Gerald Patrick McCann pour la *Leveson Inquiry into the culture practices and ethics of the press*, p. 2 http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/20140122145147/http://www.levesoninquiry.org.uk/wp-content/uploads/2011/11/Witness-Statement-of-Gerald-Patrick-McCann.pdf

[105] The High Honorable Lord Justice LEVESON, Op.cit. p.20

UK » souligne que les journalistes pensent que l'influence de la question du profit sur les choix éditoriaux s'est renforcée ces cinq dernières années. Les auteurs ajoutent : « This comes as no surprise given the well-documented falls in the circulation of newspapers, and the difficulties of monetising news online. In times of shrinking revenus, resources are often cut. (…) The effects of such resource limitations can manifest in various ways. For example, (…) trying to attract more readers with more sensational content. »[106] La sensationnalisation et la good story ne sont donc pas antithétiques, selon la définition donnée à la good story… Bien que la sensationnalisation ne corresponde pas aux codes éthiques journalistiques mis en avant par la National Union of Journalists[107], l'IPSO ou encore Lord Leveson.

La « good story » peut enfin être celle qui correspond au rôle du journaliste « héro » qui travaille pour l'intérêt général. Par exemple, lorsqu'Alec révèle à Olly et Maggie ce qu'il s'est véritablement passé à Sandbrook, dans l'épisode 7, Olly s'exclame « People need to know about this »[108]. Cette phrase avait déjà été prononcée plusieurs fois dans la série par les personnages (au sujet du passé de Jack Marshall par exemple, dans les épisodes 4 et 5) sans jamais être remise en question. Cette fois-ci c'est pourtant le cas, puisqu'Alec lui répond « Do they ? Really ? Why ? ». Ces trois questions apportent de la perspective sur tout le travail journalistique fait depuis le début sur Sandbrook et sur le meurtre de Danny, d'autant plus qu'elles restent sans réponse. Ces enquêtes sont des événements ponctuels qui ne concernent pas directement le reste de la population, et dont la couverture médiatique peut parfois s'apparenter à du voyeurisme. Dès lors, la pertinence et l'importance de cette information sont à interroger. Le fait que cette remise en question arrive dans l'avant dernier épisode nous paraît significatif. En effet, le spectateur attend du dernier épisode la révélation de l'identité du meurtrier. Dès lors, il semble plus pertinent pour la série de poser les questions sur le journalisme avant ce moment. Cette révélation sur Sandbrook arrive à la toute fin de l'épisode 7, et permet ainsi au spectateur d'interroger encore la pertinence de la couverture médiatique de certaines affaires.

---

[106] CORNIA Alessio, KURNET Jessica, THURMAN Neil, Op.cit. p.39
Cela n'est pas surprenant au vu des chutes des tirages des journaux et des difficultés à financer les informations publiées en ligne. (…) Les effet de ces limitations de ressources peuvent se manifester de différentes manières. Par exemple, (…) en essayant d'attirer plus de lecteur avec un contenu plus sensationnel.

[107] National Union of Journalists, *NUJ code of conduct.* Consulté le 25 mai 2016 https://www.nuj.org.uk/about/nuj-code/

[108] *Les gens doivent savoir.*

Conclusion

Comme le soulignent l'existence de l'IJPC (Image of the Journalist in Popular Culture), base de données dont l'objectif est de faciliter l'étude de la représentation des journalistes dans la culture populaire, et la publication de *The Journalist in British Fiction and Film* de Sarah Lonsdale prévue en juillet 2016, la manière dont sont dépeints les journalistes dans les fictions peut nous renseigner sur l'image des journalistes et de la presse dans nos sociétés actuelles. C'est pourquoi nous nous sommes attachée **à nous demander si la représentation des journalistes et des médias en général dans la saison 1 de *Broadchurch* rend compte des questionnements actuels du journalisme britannique, entre journalisme de qualité et sensationnalisme**.

Deux hypothèses ont émergé et structuré notre étude. Nous avons tout d'abord supposé **que les interactions entre les trois principaux personnages journalistes, dont les profils diffèrent, donnent à voir les contraintes éthiques, économiques et professionnelles qui pèsent sur le journalisme anglais et ses ambitions**. Les relations entre ces trois journalistes, Karen, Olly et Maggie, nous semblent en effet parlantes quant aux conditions dans lesquelles évoluent les journalistes britanniques aujourd'hui. Plusieurs points sont ainsi à évoquer : tout d'abord, les dissensions entre Karen et Maggie mettent au jour les difficultés et les questionnements éthiques du journalisme britannique, qui cherche un équilibre entre sensationnalisme et travail de qualité. Les échanges entre Olly et Karen puis Olly et Maggie montrent également les références des journalistes en matière de « good story », au sens d'article de qualité. Le rôle d'Olly nous semble intéressant ici, puisqu'il est « l'excuse », ou l'opportunité, dont a besoin la série pour expliciter les codes et les valeurs du journalisme, grâce aux explications données par ses deux mentors. Il nous faut ajouter cependant à ces trois personnages la figure du rédacteur en chef du *Herald*, qui, par les ordres qu'il donne à Karen tout au long de la série et par ses actions, donne aussi à voir les contraintes économiques et professionnelles qui pèsent effectivement sur le journalisme britannique. Ainsi le manque d'indépendance éditoriale de certains journalistes est représenté par l'ingérence dont fait souvent preuve ce rédacteur en chef. L'importance qu'il donne aux coûts, aux ventes et au titrage de son journal, à l'exclusivité des articles qu'il publie rejoint les critiques qui ont été formulées par Lord Leveson en 2012. La

confrontation de ces quatre profils différents permet donc effectivement de révéler, mais aussi d'interroger ces contraintes et ambitions.

Notre seconde hypothèse considérait que **la représentation des conflits internes au journalisme britannique passait par la mise en scène des réactions contradictoires de certains personnages vis-à-vis des journalistes et des médias**. L'évolution de la vision qu'ont les Latimer de la presse nous semble ainsi représenter les différentes facettes des actions des journalistes. Ceux-ci sont à la fois un recours possible pour les citoyens qui cherchent plus de justice, mais ils peuvent également être un fardeau lorsqu'ils créent un déferlement médiatique. Les habitants de Broadchurch sont aussi des éléments à analyser dans cette perspective : alors qu'ils se méfient spontanément des questions des journalistes qui arrivent à Broadchurch au début de l'enquête, ils sont nombreux à ne pas remettre en question les affirmations du *Herald* sur Jack Marshall. Cependant, il nous semble que ces réactions contradictoires ne constituent pas tant un moyen pour la série de représenter les conflits internes au journalisme britannique qu'un simple ressort scénaristique. Il nous a été possible d'y trouver des éléments qui correspondent à ces conflits : le rôle d'aide aux familles des victimes qui peut être mis en avant lors de la disparition d'un enfant s'oppose au risque de l'emballement médiatique ; ou encore, la presse, censée se mettre au service du public et de l'intérêt général, a parfois comme priorité la vente et le tirage des journaux…Ces éléments sont cependant présents dans une moindre mesure, notamment en comparaison de ce que nous apprennent les différentes interactions des journalistes entre eux. L'évolution d'Alec Hardy vis-à-vis de la presse est en revanche intéressante : alors qu'il les honnit pendant tout le déroulement de la série, il réhabilite Karen dans les dernières minutes du dernier épisode, et lui permet d'avoir de l'avance par rapport aux autres journaux. Dès lors, il reconnaît l'importance du rôle de la presse dans ce genre d'affaire, malgré toutes les réticences qu'il conserve à son égard. Nous retrouvons ici la volonté du réalisateur Chris Chibnall, que nous avons déjà citée, de ne pas plonger dans un manichéisme primaire vis-à-vis des médias, mais d' « explorer les nuances de gris »[109].

Nous avons aussi montré que cette représentation subtile du journalisme britannique passait par la reprise des codes graphiques et éditoriaux de la presse, et par la création

[109] MELLOR Louisa, « Chris Chibnall interview: Broadchurch, Doctor Who, & more... », Denofgeek.com, 21 mai 2013 http://www.denofgeek.com/tv/chris-chibnall/25694/chris-chibnall-interview-broadchurch-doctor-who-more#ixzz47xf53OMJ

de plusieurs personnages journalistes non stéréotypés. Ce dispositif, associé au format « série » permet ainsi de dresser un portrait approfondi et relativement fidèle de la presse britannique. Il nous semble cependant important de noter l'absence presque totale de représentation du journalisme en ligne, qui est pourtant l'une des transformations majeures que connaît le journalisme britannique actuellement. Ainsi, Neil Thurman, Alessio Cornia et Jessica Kunert, dans leur enquête sur le journalisme au Royaume-Uni soulignent que 98% des journalistes considèrent que l'influence des réseaux sociaux s'est un peu (18%) ou grandement (80%) renforcée dans les cinq dernières années. De la même manière, 92% des journalistes pensent que l'influence des contenus générés par les utilisateurs (« user-generated content ») comme les blogs s'est un peu (36%) ou grandement (56%) renforcée ces cinq dernières années.[110] Or, à l'exception du tweet d'Olly dans le premier épisode, nous n'avons aucune représentation du journalisme britannique en ligne actuel dans *Broadchurch*. La concurrence d'internet n'est par ailleurs jamais citée dans la saison. Or, ce questionnement est crucial pour les journaux britanniques, en particulier ceux qui essaient de s'exporter en ligne, au point que l'un d'entre eux, *The Independent*, a annoncé en février 2016 qu'il ne paraîtrait plus au format papier, mais qu'il serait désormais exclusivement publié en ligne[111]. Il a d'ailleurs été reproché au rapport de Lord Leveson de ne pas se pencher en profondeur sur la question des impacts d'internet sur le journalisme en Grande Bretagne. Cependant, nous notons que dans la saison 2 de la série, Olly tient un blog pour suivre au quotidien le procès de Joe Miller. Le traitement de ce sujet pourrait être selon nous pertinent à analyser afin d'approfondir l'analyse de la représentation des journalistes et de la presse dans *Broadchurch.*

Martin Winckler souligne dans son *Petit éloge des séries télé* que « regarder une série n'est pas une activité exclusivement récréative, c'est une manière d'appréhender le monde. »[112] Nous concluons donc ce travail de recherche en confirmant que *Broadchurch* propose, entre autres, une représentation de la presse qui appelle à une réflexion pour le spectateur. Celui-ci reste libre de se lancer dans cette réflexion ou non : nous pensons, comme Martin Winckler, « qu'on peut regarder des séries sans

---

[110]THURMAN Neil, CORNIA Alessio, KUNERT Jessica. Op.cit. p.36

[111] ALEXANDRE Amandine, « The Independent cesse de paraître sur papier. », 14 février 2016. http://www.lefigaro.fr/medias/2016/02/14/20004-20160214ARTFIG00135-the-independent-cesse-de-paraitre-sur-papier.php

[112] WINCKLER Martin. *Petit Éloge des séries télé*, Paris, Gallimard, 2012. p.23

aucune analyse, et sans autre objectif que le plaisir de regarder »[113]. Mais il faut garder à l'esprit que les représentations qui y sont faites contribuent nécessairement à construire dans notre imaginaire collectif le portrait du journaliste et du journalisme britannique.

[113] WINCKLER Martin, Ibid. p.23

Bibliographie

Ouvrages et articles scientifiques :

BARNETT Brooke, GRABE Maria Elizabeth, ZHOU Shuhua; « Explicating sensationalism in television news: Content and the bells and whistles of form », *Journal of Broadcasting & Electronic Media*; Automne 2001.

BARTHES, Roland. « L'effet de réel ». In: *Communications*, 11, 1968. Recherches sémiologiques le vraisemblable.

BEALES, Ian. *The Editor's Codebook : The Handbook to the Editors' Code of Practice. 2016*

CARLSON, Matt et FRANKLIN, Bob. *Journalists, Sources, and Credibility: New Perspectives*, Routledge, 2010, 216 pages.

CORONEL, Sheila. *The Media as Watchdog*, Harvard, 2008.

DAMOUR, Franck. « Médias », *Études* 9/ 2013, Tome 419, www.cairn.info/revue-etudes-2013-9-page-247.htm

DE SAINT-MAURICE, Thibaut. *Philosophie en séries Saison 2*, Paris, Editions ellipses, 2011

DE SAINT MAURICE, Thibault. *Philosophie en séries*, Paris, Editions Ellipses, 2009

GLAUDES, Pierre et REUTER, Yves. *Personnage et didactique du récit*, Metz, Centre d'Analyse Syntaxique de l'Université de Metz, « Didactique des textes », 1996.

GLEVAREC, Hervé. *La Sériephilie*, Paris, Editions ellipses, 2013

The High Honorable Lord Justice LEVESON, *An Inquiry into the culture, practices and Ethics of the Press.* The Stationery Office Limited, 2012 https://www.gov.uk/government/uploads/system/uploads/attachment_data/file/229039/0779.pdf

SALTZMAN, Joe. "Analyzing the Images of the Journalist in Popular Culture: a Unique Method of Studying the Public's Perception of Its Journalists and the News Media" http://www.ijpc.org/uploads/files/AEJMC%20Paper%20San%20Antonio%20Saltzman%202005.pdf

SEPULCHRE, Sarah [sous la direction de]. *Décoder les séries télévisées*, Bruxelles : De Boeck Supérieur, 2011, 256 pages.

SERGEANT, Jean-Claude. *Les Médias britanniques*, Ophrys – Ploton, 2004, 351 pages.

THURMAN Neil, CORNIA Alessio, KUNERT Jessica. “Journalists in the UK”, *Reuters Institute for the Study of Journalism*, 2016.

WINCKLER, Martin. *Miroirs de la Vie*, Paris, Le Passage, 2005.

WINCKLER, Martin. *Miroirs Obscurs*, Paris, Au Diable Vauvert, 2005, 462 pages.

WINCKLER, Martin. *Petit Éloge des séries télé*, Paris, Gallimard, 2012, 117 pages.

Ouvrages et articles professionnels :

ALEXANDRE Amandine, « The Independent cesse de paraître sur papier. », 14 février 2016. http://www.lefigaro.fr/medias/2016/02/14/20004-20160214ARTFIG00135-the-independent-cesse-de-paraitre-sur-papier.php

BERNSTEIN, Carl. «The idiot culture: Reflections of post-Watergate journalism » *The New Republic,* 1992. http://carlbernstein.com/magazines_the_idiot_culture.pdf

DEAR, Jeremy. « The media are failing democracy. Politicians are failing the media », 2009 http://www.gold.ac.uk/global-media-democracy/events/localjournalismcrisis/jeremy-dear/

MELLOR, Louisa. « Chris Chibnall interview: Broadchurch, Doctor Who, & more... », Denofgeek.com, 21 mai 2013. http://www.denofgeek.com/tv/chris-chibnall/25694/chris-chibnall-interview-broadchurch-doctor-who-more.

PONSFORD, Dominic. « National press print ABCs for January: Mirror losing ground against cut-price Star ahead of new launch ». *PressGazette.* 18 Février 2016. http://www.pressgazette.co.uk/national-press-print-abcs-january-mirror-losing-ground-against-cut-price-star-ahead-new-launch

RUSBRIDGER, Alan. « The importance of a free press », *The Guardian*. 2011

WATSON, Leon. « Only 29 cast and crew knew whodunnit in TV's Broadchurch as more than nine million tuned in for killer finish », *DailyMail Online,* 23 Avril 2013. http://www.dailymail.co.uk/news/article-2313268/Broadchurch-finale-Only-29-cast-crew-knew-whodunnit-9m-tuned-in.html

Ressources Internet :

Alexa est un site fournissant des informations analytiques sur des business et sites en ligne. Dans notre cas, il donne des informations sur le site rottentomatoes.com http://www.alexa.com/siteinfo/rottentomatoes.com

American Press Institute, “What makes a good story”. Consulté le 09 juin 2016. https://www.americanpressinstitute.org/journalism-essentials/makes-good-story/

The Image of the Journalist in Popular Culture (IJPC) est une base de données qui recense plus de 87 000 références à des journalistes, des médias, des responsables de relations publiques dans des films, des téléfilms, des publicités, des fictions, des séries, des dessins animés ou des publicités. http://www.ijpc.org/

Independent Press Standard Organisation (IPSO), *Editors’ Code of practice*. Consulté le 25 mai 2016. https://www.ipso.co.uk/IPSO/cop.html

IPSOS MORI. *Veracity Index 2015*, janvier 2016 https://www.ipsos-mori.com/Assets/Docs/Polls/ipsos-mori-veracity-index-2015-charts.pdf

Liste des preuves utilisées pour l’enquête de Lord Leveson sur les cultures et l’éthique de la presse britannique : http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/20140122145147/http://www.levesoninquiry.org.uk/evidence/

Site Metacritic.com : Site web américain collectant et faisant la moyenne des notes données aux albums de musique, jeux vidéo, films, émissions de télévision, DVD et livres dans les tests anglophones. Entrée “Broadchurch”, consultée le 07 juin 2016 http://www.metacritic.com/tv/broadchurch

National Union of Journalists, *NUJ code of conduct.* Consulté le 25 mai 2016 https://www.nuj.org.uk/about/nuj-code/

Oxford Dictionnary en ligne, entrée « sensationalism », consultée le 07 juin 2016. http://www.oxforddictionaries.com/fr/definition/anglais/sensationalism

Site Rottentomatoes.com : Site web américain évaluant des films ou jeux vidéos sur la base des critiques amateurs ou professionnelles recensées sur internet. Entrée “Broadchurch, series one”, consultée le 07 juin 2016. http://www.rottentomatoes.com/tv/broadchurch/s01/

Trésor de la langue Française, entrée « sensationnalisme », consultée le 09/06/2016. http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3225385860

Annexes

Sommaire des annexes :

Annexe I – Présentation des personnages……p.50

Annexe II – Comparaison des unes du *Herald* avec des unes de journaux britanniques (*Daily Mail* et *Daily Express*)……..p.53

II – A. Une étudiée : « My Danny »……p.53

II – B. Une étudiée : « I did not kill your son »……p.54

II – C. Une étudiée : « Worst cop in Britain ? »……..…..p.55

II – D. Comparaison des logos du *Herald* et du *Daily Express*……p.56

Annexe III – Capture d'écran du tweet envoyé par Olly……..……p.57

I – Présentation des personnages



Le **Detective Inspector Alec Hardy** (David Tennant) est chargé de l'enquête sur le meurtre de Danny Latimer. Avant de travailler à Broadchurch, il a été accusé à tort d'avoir fait mal tourner une autre affaire de meurtre, à Sandbrook, à cause de la perte de preuves. C'était en réalité sa femme, avec qui il travaillait, qui était responsable de cet échec. Suite à cette affaire, il a développé une sévère arythmie cardiaque.



La **Detective Sergeant Ellie Miller** travaille également sur l'enquête sur le meurtre de Danny Latimer. Alec Hardy est son supérieur hiérarchique. Elle est la femme de Joe Miller et la mère de Tom Miller (meilleur ami de Danny). Elle vit en face des Latimer. Au fur et à mesure de l'enquête, elle apprend à ne pas faire confiance aux personnes qu'elle interroge. Elle est dévastée lorsqu'elle apprend que son mari, Joe Miller, est le coupable et qu'il a entretenu une liaison amoureuse (mais non sexuelle) avec Danny.



Oliver « Olly » Stevens est un jeune **journaliste** qui travaille pour le *Broadchurch Echo*. Il essaie de se faire une place dans le métier, mais ses candidatures dans les grands journaux nationaux comme le *Daily Mail.* Après avoir divulgué l'identité de la victime via Twitter, il est un des journalistes qui suit les événements et l'enquête de plus près, avec Karen White et Maggie Radcliffe. Il est également celui qui découvre le passé de Jack Marshall.



Karen White est une **journaliste** qui travaille pour le *Daily Herald*. Elle a suivi les affaires de meurtre de Sandbrook et de Broadchurch. En apprenant qu'Alec Hardy est en charge de l'enquête à Broadchurch et le croyant responsable de l'échec de Sandbrook, elle désobéit à son patron pour suivre l'affaire. Elle travaille avec Olly malgré la méfiance de Maggie Radcliffe. Alec Hardy se méfie d'elle car elle a fait partie de ses accusateurs lors de l'effondrement du procès de Sandbrook.



Maggie Radcliffe est la **rédactrice en chef** du *Broadchurch Echo* et le mentor d'Olly. Elle a beaucoup de vieux amis dans le journalisme qu'elle n'hésite pas à contacter lorsqu'elle a besoin d'informations. Elle veut coopérer avec la police dès le début de l'enquête, et demande à Olly de s'excuser après qu'il a dévoilé l'identité d'Olly sur Twitter. Elle se méfie de Karen White, probablement parce qu'elle vient d'un grand journal national. Elle mène l'enquête sur Susan Wright lorsque la police ne le fait pas.



Jack Marshall est le marchand de journaux de Broadchurch, et il gère la « Sea Brigade », une sorte de club de scouts marins auquel participait Danny. Il employait aussi Danny comme livreur de journaux. Il est accusé d'être un pédophile parce qu'il a fait un an de prison pour relations sexuelles avec une mineure (la jeune fille, son élève, avait 15 ans et 11 mois au moment des faits, soit un mois avant sa majorité sexuelle). Après sa sortie de prison, il a épousé la fille en question et a eu un fils avec elle. Cependant, celui-ci est mort dans un accident de la route lorsqu'il avait 6 ans, et ils finissent par divorcer. Il s'est ensuite installé à Broadchurch. Quand son passé ressurgit, il est harcelé par la presse et rejeté par le

reste du village, accusé d'être le meurtrier de Danny. Il craque lorsque son passé est publié en une des journaux et il finit par se suicider en se jetant de la falaise sous laquelle Danny avait été retrouvé.



La **famille Latimer** est composée (de gauche à droite) de **Chloé, Beth, Mark, Liz (Elizabeth) et Danny**. Danny est retrouvé mort sur la plage de Broadchurch un matin. Sa famille doit gérer sa disparition et l'enquête sur sa mort pendant deux mois. Ses parents sont Beth et Mark, Chloé est sa sœur et Liz est sa grand-mère.



Joe Miller est le mari d'Ellie. On découvre à la fin de la saison que c'est lui qui a tué Danny, après qu'il a voulu avouer à ses parents qu'ils entretenaient une relation amoureuse (mais non sexuelle). **Tom**, le fils d'Ellie et Joe, était son meilleur ami, mais pendant quelques semaines avant la mort de Danny, ils se sont éloignés. En effet, Danny disait à Tom qu'il avait trouvé un nouvel ami, et qu'il ne voulait plus être son meilleur ami.

II – Comparaison des unes du *Herald* avec des unes de journaux britanniques (*Daily Mail* et *Daily Express*)

II – A



Première une visible dans la série (S01E04): l'interview de la famille Latimer par Karen White, publiée dans le Daily Herald. Une photo de Beth fournie par la famille Latimer est en une.





Deux unes du Daily Mail et du Daily Express : on retrouve les mêmes codes graphiques dans ces unes et dans celle mise en scène dans l'épisode 4 de *Broadchurch*.

II – B



Deuxième une apparaissant dans *Broadchurch* (S01E05) : c'est l'article de Karen et Olly remanié par l'éditeur/rédacteur en chef du Herald. Jack Marshal est en une, mais c'est une photo volée prise par un paparazzi.







Trois unes du Daily Mail et du Daily Express : on retrouve les mêmes codes graphiques dans ces unes et dans celle mise en scène dans l'épisode 5 de *Broadchurch*.

II – C



Troisième une qui apparaît dans Broadchurch (S01E06) : Elle remet en cause les capacités d'Alec Hardy au lendemain du suicide de Jack Marshall. La photo utilisée est issue d'une de ses déclarations à la presse devant le poste de police.





Deux unes du Daily Mail et du Daily Express : on retrouve les mêmes codes graphiques dans ces unes et dans celle mise en scène dans l'épisode 6 de *Broadchurch*. Elles sont également similaires à celle de l'épisode 4.

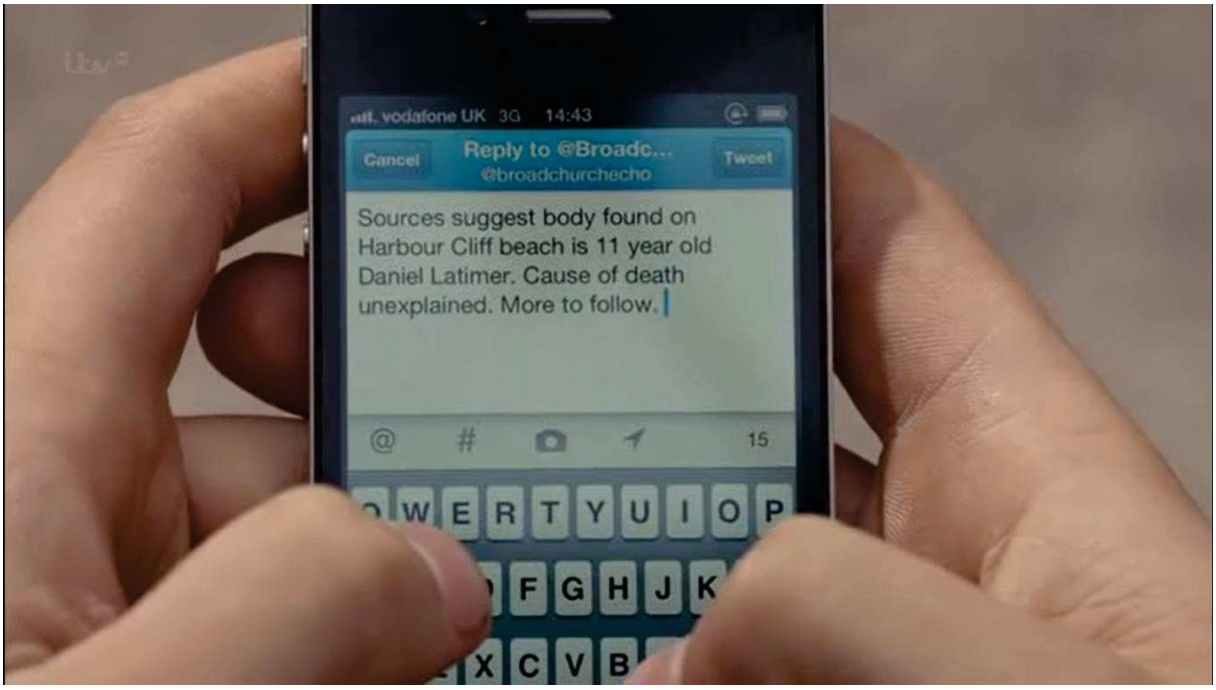
II – D





À gauche, le logo rouge du Herald dans Broadchurch, situé entre les deux mots « Daily » et « Herald » ou « Sunday » et « Herald ». À droite, le logo rouge du Daily Express, situé également entre les deux mots.

III – Capture d'écran du tweet envoyé par Olly



Vue à la première personne d'Olly composant le tweet dévoilant l'identité du corps retrouvé sur la plage.

Traduction : des sources indiquent que le corps trouvé sur la plage d'Harbour Cliff appartient à Daniel Latimer, 11 ans. Cause de la mort inexpliquée. Plus d'informations à suivre.

Résumé

Ce travail de recherche analyse le portrait des journalistes et des médias dressé dans la saison 1 de la série britannique *Broadchurch* (2013). Plus précisément, il s'attache à déterminer dans quelle mesure leur représentation rend compte des questionnements actuels du journalisme britannique, entre journalisme de qualité et sensationnalisme. Nous avons donc montré que les interactions entre 4 personnages journalistes présentent les contraintes économiques, éthiques et professionnelles qui pèsent sur le journalisme britannique. Il a aussi été établi que la représentation de celui-ci passe par la reprise des codes graphiques et éditoriaux de la presse et par le recours à des personnages journalistes non stéréotypés. La mise en scène des réactions contradictoires des autres personnages face aux médias, bien qu'elle constitue avant tout un ressort scénaristique, participe également de cette construction : elle donne à voir des éléments qui correspondent aux conflits internes au journalisme britannique (éthiques, économiques et professionnels). Nous avons enfin pu constater que le format sériel permet de dresser un portrait approfondi et relativement fidèle du journalisme en Grande Bretagne.

Summary

This research work analyses the portrayal of journalists and the media painted in the first season of the British TV series *Broadchurch* (2013). More specifically, it aims at determining to what extent their representation depicts the current questions and concerns of British journalism, between quality journalism and sensationalism. We showed that the interactions between 4 journalist characters portray the economic, ethic and professional constraints weighing on British journalism. It was also established that the representation of the latter involves the use of specific press graphic and editorial codes and of non-stereotypical journalist characters. The portrayal of other characters' contradictory reactions facing the media mainly constitutes plot twists, but is also part of this construction: it shows elements corresponding to the internal conflicts in British journalism (economic, ethic and professional). Finally, we note that the serial format allows for a thorough and quite accurate portrayal of journalism in Great Britain.

Mots clés / Keywords

Série, *Broadchurch*, personnage, journalisme, journaliste, médias, Grande-Bretagne, sensationnalisme, éthique.

Series, *Broadchurch*, character, journalism, journalist, media, Great Britain, sensationalism, ethics.